

LES KURDES

HISTOIRE. SOCIOLOGIE. LITTÉRATURE. FOLKLORE

S'il est un peuple du Moyen-Orient qui reste presque inconnu et souvent méconnu du monde occidental, c'est bien le peuple kurde. Ce n'est point que les journaux ne le citent à l'occasion de quelque trouble, ni qu'il ait dit son dernier mot, mais les spécialistes seuls ont lu la magistrale étude de Professeur V. Minorsky qui lui a été consacrée dans l'Encyclopédie de l'Islam. Il y a bien longtemps déjà, et qui était le seul travail d'ensemble à nous faire connaître ce peuple indo-européen.

Or voici qu'à moins d'un an d'intervalle deux ouvrages de valeur viennent rafraîchir et enrichir nos connaissances en ce domaine. Monsieur Basile NIKITINE, qui a eu des contacts personnels avec le peuple kurde, lors de son séjour comme Consul Russe à Ourmiah (Perse), durant la première guerre mondiale, s'est toujours tenu au courant et nous offre aujourd'hui la synthèse de ses études dans *Les Kurdes, étude historique et sociologique*. (Paris, C. Klincksieck, 1956, 360 pages). Certes, tout n'est pas neuf dans ces pages et nous en avons déjà lu la primeur en de multiples articles de revues, tant françaises qu'étrangères, publiés au cours de ces dernières années. Si l'ouvrage, rédigé depuis 1943, ne voit le jour que maintenant, la cause en est aux difficultés de l'édition. De très brèves notations nous signalent cependant les principaux événements survenus dans l'intervalle. Malgré son titre: *Kurds, Turks and Arabs* (London, Oxford University Press, 1957, 458 pages), l'ouvrage de Monsieur C. J. EDMONDS est moins vaste dans son extension, mais étudie plus minutieusement certains points, ainsi que nous l'indique d'ailleurs le sous-titre: *Politics, Travel and*

Research in North-Eastern Iraq, 1919-1925. L'auteur, arrivé dans le pays depuis 1918 et qui y resta comme Conseiller au Ministère de l'Intérieur de 1934 à 1945, était aux premières loges pour nous renseigner sur les personnages qu'il a rencontrés ou les événements auxquels il a participé ou dont il a été témoin durant cette période cruciale pour l'existence même de l'Irak, période assez brève en somme. Nous ne devons donc pas nous attendre à voir exposés et résolus tous les problèmes pendants entre les Kurdes, les Arabes et les Turcs, ni même à savoir tout ce qui s'est passé au Kurdistan irakien durant cette même période. Certains Kurdes qui depuis la fin de la première guerre mondiale ont joué un rôle actif, sinon toujours positif, ne sont même pas mentionnés et on ne nous cite pas non plus les Yézidis, par exemple, tout simplement parce que l'auteur n'a pas été mêlé personnellement à ces activités ou à leur règlement. On peut le regretter, car il va sans dire que C. J. Edmonds pouvait nous apporter beaucoup de lumières. — Ces lacunes d'ailleurs ont été plus ou moins comblées par la publication récente de certains documents en kurde, en arabe ou en turc, que nous citerons par la suite. Car, dans cette étude, prenant comme cadre le travail de B. Nikitine, nous voudrions faire le point de ce que nous savons aujourd'hui sur les Kurdes, leur histoire, leur vie sociale, religieuse et scolaire, leur littérature et leur folklore, en utilisant, sinon tout ce qui a paru, du moins tout ce qui nous est parvenu sur ce sujet durant ces dernières années.

I

L'HISTOIRE

Les Kurdes, dont le nombre atteindrait plusieurs millions, chiffre variant entre trois et neuf, suivant les différents auteurs, occupent en un bloc homogène, que séparent des frontières artificielles, une partie de la Turquie, de l'Irak et de l'Iran. On en trouve encore près de 200.000 en Syrie et près de la moitié autant en U.R.S.S., tant dans la République d'Arménie Soviétique qu'en Géorgie. Dans son second chapitre (p. 23-42), M. Nikitine traite de la *Géographie du Kurdistan*, de ses hautes montagnes, de ses rivières

au poisson abondant, de ses gras pâturages, de son climat souvent bien rude, et termine par quelques statistiques. Le Taurus, l'Ararat et la «chaîne magistrale» (Edmonds) du Zagros forment l'ossature du pays. Certains sommets sont très élevés et dépassent les 4.000 mètres. Le Tigre et l'Euphrate prennent leur source en plein cœur du Kurdistan et leurs multiples affluents, comme le Mourad-Sou ou les deux Zab, arrosent de fertiles villages. En ce qui concerne le Kurdistan irakien, C. J. Edmonds nous en détaille la moindre rivière, le moindre pic, le moindre col, du moins dans le secteur qu'il a lui-même parcouru. En outre, on n'ignore pas, d'une part, que la majorité des puits de pétrole se trouvent, en Irak, dans la zone kurde; on sait, d'autre part, que le barrage du Dokan, en voie d'achèvement, par la retenue des eaux du Zab inférieur, va former un des lacs artificiels les plus grands du monde, d'une capacité de 7 milliards de mètres cubes d'eau, d'une superficie de 50 kilomètres carrés et permettra l'irrigation de 350.000 hectares: ce qui ne sera pas sans influencer sur l'économie de toute cette région kurde.

Une première question historique qui se pose est celle de l'origine des Kurdes. Problème obscur, s'il en fut. Certains savants orientalistes considérèrent les Kurdes comme les descendants des Carduques, qui luttèrent contre Xénophon; d'autres en font des Khaldes ou des Kyrtiens. Marr les croit autochtones et japhétiques. Minorsky, qui connaît bien la question, leur donne une origine médo-scythe. Et chacun naturellement d'apporter des arguments d'ordre historique, anthropologique ou linguistique à l'appui de sa thèse. On les lira dans le premier chapitre de Nikitine (p. 1-22), qu'on refermera avec encore bien des doutes dans l'esprit. En tout cas, il n'est pas interdit de penser que les Kurdes d'aujourd'hui proviennent de plusieurs souches, qui se sont amalgamées au cours des siècles.

Quoi qu'il en soit de l'origine raciale des Kurdes, Edmonds signale, en de nombreux passages de son livre, les ruines et traces des peuples anciens qui ont habité ou traversé cette partie du Kurdistan si bien connue de lui et qui est véritablement pétrie

d'Histoire et même de Préhistoire. En effet, Jarmo, entre Chamchal et Sulaimani, est «le plus ancien village du Moyen-Orient» (1). Barda-Balka, la grotte de Hazar Merd, dans la même région, ou celle de Shanidar, près de Rawandiz, où fut découvert le premier squelette humain du temps paléolithique en Irak (2), montrent que le pays fut peuplé depuis des millénaires. Edmonds ne parle guère de ces sites qui n'avaient pas encore été fouillés, mais la civilisation accadienne se retrouve à Kirkuk (Arrapha) (p. 286), à Yorghan Tapa (Nuzu) (p. 286-289). C'est sur le mont Nisir, identifié à Pira Magrun, que s'est arrêtée l'Arche de Gilgamesh (p. 21). Le roi d'Akkad, Naram-Sin, a dressé, 2.400 ans avant J.C. une «stèle de la victoire», remportée par Satuni, roi des Lullu, à Darband-i Gawr (p. 359-360). Les sculptures et inscriptions de Maltaï (p. 430), Darband-i Ramkan (p. 238-241), Batas (p. 239) et de multiples tells inexplorés rappellent la puissance assyrienne. La tombe du Mède Phraortes, père de Cyaxare, ne serait autre que la légendaire Grotte-du-gars-et-de-la-fille (*Ishkewt-i kurh u kich*), près du village de Shornakh (p. 207-212). Faut-il rappeler la Bataille d'Arbelles, entre Alexandre et Darius, qui aurait eu lieu près de Gaugamela (p. 299)? La tour de Paikuli, avec ses inscriptions en pehlevi et en parthe, aurait été dressée par ordre du sassanide Narseh, en 293, pour commémorer son accession au trône (p. 164-167). On a signalé à Edmonds les ruines de deux monastères chrétiens à Mazon et à Salot (p. 243), dans la région de Ranya, mais c'est près de cent couvents que les Nestoriens avaient construits, avant l'Islam, dans ce pays qui est aujourd'hui l'habitat des Kurdes (3). La période pré-islamique adjaisé encore à Sardash les ruines du château de Julindi (p. 212-213), roi païen qui s'allia au Diable, dit la légende, pour résister à l'avance des Musulmans. Au sud de Halabja, entre Sazan et Kosawa, près de la frontière persane, on voit le trône de la Princesse Zérinkewsh-aux-sandalettes-d'argent, d'où elle venait admirer le paysage (p. 198). Ces quelques noms relevés dans le livre d'Edmonds montrent l'intérêt archéologique et historique du Kurdistan irakien.

L'*Histoire du peuple kurde* nous est résumée à longs traits dans les chapitres VII à IX de Nikitine (p. 153-190). Elle commence, comme on peut s'y attendre, par celle, plus ou moins morcelée, des principales tribus qui vécurent assez longtemps indépendantes. De véritables petits royaumes s'installèrent ici ou là, du VII^e au XV^e siècle, avec les dynasties des Chaddadites, des Hassanwaihides, des Marwanides, des Banou Annaz et surtout celle des Ayoubides. Mais on pourrait dire qu'il s'agissait en fait d'États plus foncièrement musulmans que spécifiquement kurdes. C'est assez clair, me semble-t-il, pour Saladin qui, de tous les personnages qui ont illustré leur Histoire, reste pour les Kurdes celui dont ils sont, à juste titre, le plus fier. Or Saladin exerça une action où son kurdisme, si j'ose dire, ne transparaît guère, sauf peut-être en sa psychologie humaine de vrai chevalier et dans le caractère constructif de son œuvre. A. CHAMPDOR a donné il n'y a pas si longtemps une biographie alerte de la plus haute figure de l'Islam, après Mahomet (4). L'esquisse biographique, plus ou moins romancée, de ce héros légendaire qu'en avait composée, il y a des années, l'écrivain libanais Georges Zaidan, vient d'être traduite en kurde, à Bagdad, par A. B. HEWRÎ (Maaref, 1957, 160 pages), et V. MINORSKY, tout récemment encore, en des pages consacrées à la *Préhistoire de Saladin*, nous a fourni les dernières précisions scientifiques sur les origines kurdes de cette forte personnalité (5).

Du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, c'est la période du régime féodal en Turquie et en Perse. Le *Charaf-Nameh* nous renseigne sur des gouvernements kurdes indépendants, avec leurs dynasties héréditaires, ainsi que sur les grands féodaux qui battaient monnaie et faisaient dire la *khoutba* à leur nom. Un autre personnage marquant de l'Histoire kurde est un prince de la famille kurde des Zend, Kérim Khan, qui régna sur la Perse de 1750 à 1779, tout en refusant le titre de Chah, pour se contenter de celui de Régent (*Wakil*). Son amour de la justice et des arts le fit surnommer le Titus de la Perse. Sa mémoire est toujours en vénération. Il avait fait de Chiraz sa capitale qui, aujourd'hui encore, s'enorgueillit des monuments qu'il y a élevés. Malheureu-

sement, sa mort entraîna la rivalité des princes Zend qui ne possédaient pas tous sa sagesse. Ils se disputèrent entre eux pour la couronne, puis contre les Kadjars. L'aventure se termina par l'assassinat de Lutf Ali Khan, dernier Zend, qui fut remplacé par le Kadjar Agha Mohammed Khan en 1794. C'est l'histoire romancée de ces événements tragiques, *Pālawani Zend* (Baghdad, Maaref, 1956, 171 pages), que raconte, en kurde, HASAN FEHMI CAF, après avoir rapporté quelques anecdotes sur Kérim Khan lui-même. Ainsi qu'on l'aura remarqué, pas plus que Saladin, Kérim Khan n'a essayé de faire une œuvre nationale kurde, si bien que certains Kurdes se sont demandé si le destin des Kurdes n'était pas précisément de se mettre au service des autres peuples. Cette thèse, soutenue autrefois, en turc et en français, par le Dr Chucré Mohammed SEKBAN (6), a été violemment combattue, et tout spécialement en arabe par REFIQ HILMI (*Maqâlât*, Baghdad, 1956, 80 pages). En tout cas, s'il reste vrai que le Kurdistan n'a jamais existé comme État indépendant unifié, il n'en a pas moins fourni aux gouvernements des pays où il se trouve situé, — et M. Massignon le reconnaît dans la Préface de l'ouvrage de M. Nikitiné, — un grand nombre de fortes personnalités qui se sont distinguées — et se distinguent encore — dans l'armée, la diplomatie, la politique et même la littérature.

Vers le milieu du XIX^e siècle, les Sultans Ottomans et les Chahs d'Iran voulurent centraliser leur pouvoir et faire disparaître tous ces princes qui ne reconnaissaient d'autre autorité que la leur propre. Ce qui provoqua bien des mouvements et soulèvements contre les gouvernements turc et persan. C'est alors que naît le sentiment national, qui tend à unifier toute la Nation kurde. Au début, toutes ces révoltes se font un peu sans vue d'ensemble : c'est un chef un peu plus puissant que ses voisins qui veut garder son autonomie ou se tailler un petit royaume. Les plus connus sont Bédir Khan Beg (1843), et cheikh Obeidullah de Nehri (1880). L'unification des aspirations nationales kurdes s'esquisse en 1908, après la révolte des Jeunes-Turcs, et fut reconnue officiellement par les Grandes Puissances, dans le Traité de Sèvres, du 20 août

1920, qui envisageait l'autonomie des régions kurdes de l'ancien Empire Ottoman. On sait comment le Traité de Lausanne (24 juin 1923) a brisé cet espoir. Depuis lors, tant en Turquie qu'en Irak ou en Iran, les Kurdes ont essayé de réaliser leur rêve d'indépendance. M. Nikitine est assez bref dans son récit des événements qui ont intéressé les Kurdes depuis le fin de la première guerre mondiale. Ils ne manquent pourtant pas d'importance pour l'Histoire des Kurdes, ou même d'intérêt pour l'Histoire tout court, puisque le Pandit NEHRU lui-même y fait plusieurs fois allusion dans son *Coup d'œil sur l'Histoire du monde*, traduite en arabe (Beyrouth, 1957), p. 159 et 329. On trouvera les renseignements essentiels sur cette période dans L. RAMBOUT, *Les Kurdes et le Droit* (Paris, Le Cerf, 1947, 160 pages). Mais depuis la parution de ce travail, maint acteur ou témoin des événements a livré au public les pages de son Journal ou publié ses Souvenirs. Pour la Turquie et les révoltes de Cheikh Saïd et de Dersim, nous avons, en turc, le récit détaillé du Dr M. NURI DERSIMI, dans son ouvrage fondamental: *Kurdistan. Tarihindî Dersim* (Alep. Anî Matbaası, 1952, 342 pages). L'auteur, qui est du pays et connaît personnellement les principaux acteurs, nous donne d'abord une description détaillée de la géographie et de la situation économique de la région en chacun de ses secteurs (p. 1-74). Après le rappel de quelques notions d'histoire et de l'activité des leaders kurdes vers la fin du régime ottoman et le début du pouvoir d'Ataturk (p. 75-172), Dersimi raconte alors en détail la révolte de Cheikh Saïd de Piran (1925), celle de l'Agri-Dagh (1930) et surtout celle de Dersim (1937-1938) menée par Seyid Riza, qui fut la plus dure et la plus coûteuse pour les Turcs. On nous annonce encore un ouvrage, également en turc, du Lt. Col. irakien ABDULAZIZ YAMULKI, *Kurdistan and the Kurdish revolts* (7), dont le premier tome traitera spécialement des Kurdes de Turquie, le second étant réservé aux événements d'Irak et d'Iran.

On est relativement bien documenté sur les Kurdes d'Irak. C. J. Edmonds, dans la quatrième partie de son ouvrage (p. 386-435) rappelle les tractations au sujet du vilayet de Mossoul, convoité par les Turcs, et le rôle de la Commission envoyée par la

S.D.N. en 1924-1925, dont les travaux ont abouti au maintien de cette zone kurde sous l'autorité du roi d'Irak et cela grâce à l'activité déployée par la Grande-Bretagne: ce que les jeunes Irakiens ont oublié, constate amèrement l'auteur (p. 433). Edmonds rappelle aussi sa participation à la répression du premier mouvement de Cheikh Mahmoud (passim). Mais l'histoire de ce «Roi du Kurdistan», nous est racontée avec force détails par RÊFIQ HILMÎ, en une série de brochures, en kurde, d'une centaine de pages chacune, dont la publication a commencé en 1956 et qui ont pour titre (en français): *Souvenir. Kurdistan du Sud. Les révolutions de Chaikh Mahmoud* (8). Ces pages nous donnent en quelque sorte une chronique des Kurdes d'Irak depuis la fin de la guerre de 1914-1918. Le rôle de Cheikh Mahmoud y est naturellement mis en vedette; mais on nous cite aussi le nom de beaucoup de chefs de tribus, d'officiers britanniques ou d'autres personnages qui parurent un jour ou l'autre sur la scène. De nombreuses photographies de personnes ou de paysages illustrent ces petites brochures: malheureusement la plupart manquent de netteté. Cheikh Mahmoud mourut à Bagdad, le 9 octobre 1956, à l'âge de 76 ans. Depuis longtemps déjà il vivait dans la retraite à Sulaimani. Il eut peut-être autant d'ennemis que d'admirateurs, mais son nom restera célèbre dans les Annales de l'Indépendance kurde.

Les Cheikhs de Barzan, au N.E. de l'Irak, eux aussi, ont donné du fil à retordre aux Britanniques et aux Irakiens: Cheikh Ahmed, en 1930 et 1933 et surtout son frère, Molla Moustapha en 1943 et 1945. Ce dernier, réfugié en U.R.S.S., est désigné désormais sous le nom de Général Moustapha Barzani. Le récit de leurs révoltes contre le gouvernement irakien nous est conté, en arabe, par M. BRIFKANI, *Vérités historiques sur l'affaire de Barzan* (Bagdad, 1953, 43 pages) et par MARUF CIYAWOK: *Le Drane du Barzan opprimé* (Bagdad, 1954, 216 pages). L'exposé du premier est plus clair; celui du second, qui fut fonctionnaire administratif dans la région et qui est mort au début de 1958, est beaucoup plus détaillé, mais assez mal ordonné; et le ton, pour être sincère, n'en est pas toujours très serein. Les motifs des différentes révoltes des

Cheikhs de Barzan sont probablement plus simples et moins politiques que ceux qu'il dénonce. — A côté de ces mouvements sanglants où s'entremêlent politique, religion et questions sociales, l'Irak connaît encore des vagues de banditisme, né parfois d'un vain prétexte, mais qui dégénère et provoque le trouble dans toute une région. C'est ce qui s'est produit dans le Caza de Chwarta (liwa de Sulaimani) où, de 1947 à 1955, un bandit, Khola Pisé, a semé la terreur avec ses complices, multipliant pillages et assassinats, jusqu'au jour où il fut finalement abattu par la police ainsi que ses acolytes. Le récit de ses méfaits est narré, en arabe, par Mohammed CHUKRI EL AZZAOUÏ, dans une brochure intitulée: *Le Livre Noir*. (Baghdad, 1955, 64 pages).

Aucun document nouveau, à ma connaissance, n'a paru récemment sur la République kurde de Mahabad, fondée, en Iran, en 1946, par Ghazi Mohamed (9). En ce pays, les derniers événements de quelque importance survenue au Kurdistan furent une première action punitive, en 1950, et une expédition militaire plus importante, en février 1956, contre les tribus de Djawanroud, d'où une nouvelle protestation des Nationalistes kurdes à l'O.N.U., le 3 mars 1956 (10). Quelques détails sur cette affaire sont rapportés, en arabe, par SAMED KURDISTANI, dans *Le Combat des Kurdes* (11).

Comme l'Histoire se fait tous les jours, il nous faut noter ici quelques petits faits qui datent d'hier à peine. On le sait, les Nationalistes kurdes s'efforcent, depuis longtemps, d'attirer l'attention des instances internationales. Leurs Appels à l'O.N.U. sont assez fréquents, mais sont toujours restés sans écho. Lors du Congrès International de la «Ligue anti-colonialiste hellénique», tenu à Athènes, en novembre 1957, une Déléguée kurde a pu, finalement, exposer la question kurde, malgré l'opposition violente de certaines délégations; mais lors de la Conférence Afro-Asiatique du Caire (26 décembre 1957-2 janvier 1958), l'envoyé kurde se vit refuser l'accès de la Conférence, sous prétexte qu'il s'était présenté «trop tard».

Enfin il est trop tôt encore pour juger des répercussions possibles de la récente révolution irakienne sur le développement du

nationalisme kurde. Notons l'article 3 de la Constitution provisoire de la nouvelle République où «pour la première fois dans l'histoire du pays mention est faite des Kurdes *«considérés comme partenaires égaux avec les Arabes dans la nation et dont les droits au sein de l'Unité irakienne sont reconnus»*. (*Le Monde*, n° 4219 du 17 et 18 août 1958). De fait, comme dans les gouvernements précédents, plusieurs Kurdes furent introduits dans le Ministère, et en particulier Cheikh Baba Ali, fils du fameux Cheikh Mahmoud. D'autre part, un Décret du 2 septembre 1958, amnistia Moustapha Barzani et ses compagnons réfugiés à l'étranger. Ils sont donc rentrés à Bagdad, après avoir rendu visite au Président Nasser, avec qui Barzani aurait étudié, le 5 octobre, «un programme d'action» comme l'a écrit la presse égyptienne. L'annonce de la révolution avait effectivement provoqué une vague d'enthousiasme dans le Kurdistan où l'on afficha partout des cartes du Kurdistan, qui disparurent bientôt d'ailleurs. De leur côté, les communistes du pays relevèrent la tête, reprirent l'édition de leur journal *Al qa'da* (La Base) et, en particulier, se remirent à diffuser leur organe en kurde, *Azadi* (La Liberté). Tout cela n'est pas sans soulever les craintes des journalistes turcs de l'*Akis*, qui redoute le dynamisme kurde contre les Turcs de Kirkuk, et du *Cumhuriyet*, qui voit là la main de Moscou. De quoi demain sera-t-il fait?

II

LA VIE SOCIALE, RELIGIEUSE ET SCOLAIRE.

B. Nikitine consacre les chapitres III à VI de son ouvrage à l'étude sociologique des Kurdes.

1. — *L'état social.*

On a affaire, nous dit-il, à un peuple de pasteurs et d'éleveurs semi-nomades, groupés en tribus, et d'agriculteurs sédentaires, à l'artisanat familial, et qui abandonnent le commerce à leurs voisins chrétiens et juifs. Cependant, il faut reconnaître que le Kurde a su s'adapter facilement aux travaux techniques et mécaniques qu'impose désormais, dans leurs régions, l'industrie pétrolière moderne.

Ce genre de vie va naturellement influencer sur le caractère du Kurde. «C'est sous cette double influence, celle de la lutte constante avec la nature et l'homme et celle des exigences de la discipline tribale que s'est formé le noble caractère kurde marqué par cette triade aristocratique: fierté, distinction de comportement et sens d'honneur chevaleresque» (p. 69). Ce qui n'est incompatible ni avec l'instinct de pillage, la cruauté de la vendetta, le goût de la chasse ou la générosité de l'hospitalité. Ajoutons une digne pureté des mœurs. Ces belles qualités sont reconnues par de nombreux voyageurs étrangers dont on nous rapporte maints témoignages (p. 75-80). Quelques récits nous rappellent le sens de l'humour de cette forte race.

La *famille kurde* fait l'objet d'un long chapitre (p. 87-118). Après avoir décrit la tente ou la maison paysanne, détaillé le costume, tant masculin que féminin, relaté l'alimentation et l'organisation des repas, l'auteur insiste, à juste titre, sur le rôle de la femme en milieu kurde. La femme kurde, par son esprit d'indépendance et son sens de l'honneur, sa bravoure et son dévouement familial, se montre la digne émule de son mari. On nous met ensuite au courant des rites de la vie de famille: mariage, naissance, obsèques.

S'il est un point, bien caractéristique d'un peuple et qui éclaire assez bien sa mentalité, c'est le nom qu'il donne à ses enfants. Beaucoup de Kurdes portent des noms musulmans, cela va de soi. Mais il existe aussi des noms spécifiquement kurdes, portés par les Héros de l'histoire et de la légende nationales, ou qui désignent des vertus qu'on souhaite posséder, ou sont tout simplement des noms de fleurs, de fruits ou même d'animaux dont les qualités sont appréciées de tous. Pour que les parents ne soient pas embarrassés dans leur inspiration patriotique, ELADÎN SÊCADÊ a publié une petite brochure originale (12), sorte de memento alphabétique où l'on peut choisir pour les «chers petits», ou comme dit l'auteur «les coins de notre foie», «cegergûşekyan», un titre sur mesure.

Passons maintenant, avec B. Nikitine, à l'étude de la *structure de la tribu*, considérée tant au point de vue social que sous son aspect économique. Sans doute, aujourd'hui, la tribu tend-elle à se désagréger. Les pouvoirs du chef risquent d'être supplantés par l'autorité d'un gouvernement central, jaloux de ses prérogatives. Ce qui ne laisse pas d'avoir une profonde répercussion sur l'économie du groupe. Mais si le cadre se détend, il existe pourtant encore, et c'est ce qui continue à rendre complexe la solution du problème kurde: C. J. Edmonds, à son tour, enrichit notre connaissance de la sociologie kurde. C'est ainsi qu'à propos de la ville de Sulaimani (ch. VII), il nous donne des détails précis sur le costume (p. 87-89), l'habitation, avec un plan de maison (p. 90-93). Ailleurs, il nous entretiendra des coutumes matrimoniales (p. 225-226). Il relève lui aussi le rôle de la femme dans la famille et nous cite plusieurs d'entre elles qui surent tenir une place de chef dans leur tribu (p. 14 et 233), ou dans la cité, comme Rabi'a Khan, chef des boulangers à Sulaimani (p. 86); sans parler de cette étrange Faqê Marîf, âgée de vingt-cinq ans, au nom, aux vêtements et au comportement masculins (p. 234).

Un des intérêts certains de l'ouvrage de C. J. Edmonds c'est que l'auteur s'est informé de l'origine des familles de chefs qu'il a rencontrés. Il nous donne ainsi l'arbre généalogique des chefs Hamawend (p. 41), des Baban (p. 55), des Begzadés Djaff (p. 144) et des Begzadés Avroman (p. 155), des Aghas de Pijdar (p. 219), des Zengana (p. 272), et des Dauda (p. 273). Cette remontée aux sources explique et fait comprendre les liens, mais aussi les rivalités actuelles des tribus entre elles ou des chefs, originaires d'une même tribu.

La vie sociale des Kurdes d'U.R.S.S. est décrite dans l'ouvrage récent de EMINÊ EVDAL, *Mœurs et Coutumes des Kurdes de Transcaucasie* (13).

«Le livre se divise en deux parties. La première compte trois chapitres et la seconde six. Dans son introduction, l'auteur nous décrit brièvement l'habitat actuel des Kurdes. Il rappelle qu'avant 1595, à cause de la violence et de l'oppression du Gouvernement turc, quelques tribus kurdes sont venues de Turquie et d'Iran dans la montagne Gharabagh, dans le nahiya de Larchin

en Azerbaïdjan soviétique, et s'y installèrent. Puis de nombreuses autres tribus vinrent en Transcaucasie, Géorgie, Azerbaïdjan et Arménie où elles vivent jusqu'à ce jour.

Dans la première partie de son livre, l'auteur décrit les mœurs et coutumes du peuple kurde avant la Révolution, ses occupations, ses croyances, l'état de son habitation, le mariage et le deuil, les armes et l'habillement. Tout cela a été parfaitement expliqué et quiconque lit attentivement ce travail doit en reconnaître la valeur, ainsi que les peines endurées pour acquérir de telles connaissances auprès des vieillards très au fait de ces anciennes coutumes qui, d'ailleurs, ne sont pas propres uniquement aux Kurdes d'Arménie, mais se retrouvent aussi chez ceux de Géorgie et d'Azerbaïdjan. En outre, l'auteur fournit la liste de tous les nahiya et villages habités par les Kurdes et le nom des tribus auxquelles ils se rattachent.

Dans la seconde partie, Eminê Evdal s'attarde aux us et coutumes des Kurdes soviétiques de Transcaucasie; il insiste sur les progrès réalisés et les usages nouveaux. Bien des choses nuisibles d'autrefois ont été éliminées. Il n'y a plus désormais d'esclaves des cheikhs et des pirs, ni de serviteurs des aghas et des begs. Tous vivent libres et heureux. — L'auteur s'arrête sur la maison des Kurdes et en montre l'amélioration. On n'y dort plus sur des nattes ou des feutres pourris, mais sur des tapis de haute laine, avec couvertures et matelas de laine, recouverts de châles et de peluche. Dans la maison kurde, on trouve aujourd'hui appareil de radio, lit nickelé, commode et horloge; au lieu d'habitations souterraines, les Kurdes vivent maintenant en des maisons lumineuses construites en belles pierres de tuf et éclairées avec des lampes Ilitch.

L'auteur montre qu'au lieu de maisons isolées d'avant l'arrivée des kolkhoz, la propriété est devenue collective; au lieu de la charrue et du chariot d'autrefois, les plaines des kolkhoz sont cultivées au tracteur et à la moissonneuse-batteuse. Il écrit que beaucoup de garçons et de filles kurdes travaillent, non seulement dans les kolkhoz et les sovkhoz, mais aussi dans les entreprises, établissements, fabriques et usines; que maintenant, par milliers, les enfants de ce peuple, autrefois opprimé, s'instruisent dans des écoles, instituts techniques et établissements d'enseignement supérieur. Puis en détail, on nous décrit la situation de la femme kurde. Autrefois, elle n'avait le droit ni de s'instruire, ni de travailler en commun avec des hommes, et on la vendait comme une marchandise; mais maintenant elle est libre et indépendante, peut voter et être élue aux différents postes du Gouvernement. Elle reçoit l'instruction, non seulement dans les écoles moyennes, mais aussi dans les établissements d'enseignement supérieur.

Le recenseur signale en outre que l'ouvrage est abondamment illustré de photographies de Kurdes célèbres et termine par quelques critiques de détail sur l'emploi de tel ou tel mot ou la réalité de tel usage et souhaite que le volume soit bientôt traduit en kurde. Tel est bien aussi notre vœu.

De tout cela il ressort qu'en Arménie soviétique, où le nomadisme a totalement disparu, le cadre tribal a éclaté de toutes parts. Des kolkhoz ont été établis partout et l'élevage des troupeaux conserve toute son importance sur les pentes de l'Alagöz. Pourtant un aspect nouveau de la vie sociale est apparu: la participation aux activités politiques. A ce propos, rien de plus pittoresque que le compte-rendu des dernières élections. Celles-ci sont organisées

comme une fête, avec chants, drapeaux et banderoles. Dès les premières heures du matin, paysans et paysannes s'approchent des urnes. Les reporters n'oublient pas de signaler la première personne du village qui accomplit ce devoir patriotique. Par exemple, à Sorik, dans le nahiya de Talîn, c'est une trayeuse de choc, Ana Acho qui, en déposant son bulletin, déclare que les femmes kurdes, comme toutes les femmes soviétiques, doivent s'atteler aux fonctions civiques: aussi va-t-elle voter pour le Parti Communiste. A Gelto, dans le même nahiya, ce sont les deux centenaires du bourg, Ayoyê Temo et Ekhterê Temo (respectivement âgés de 110 et de 120 ans?), qui félicitent les jeunes de vivre désormais libres et heureux. C'est pourquoi ils donnent leur voix au Parti. Au village de Nédjirlûya-Jorîn, dans le nahiya de Chahûmiyan, la Kurde Badjoya Hamê se réjouit de la victoire remportée depuis quarante ans sur les Padichahs, les propriétaires et les exploiters et évoque le temps de sa jeunesse, quand sa mère se plaignait qu'on imposât un mari aux fillettes, laissées sans instruction... et elle termine son petit discours en remerciant le Parti Communiste et le Gouvernement des Soviets. Et notre reporter de conclure: «En trois heures, tous les électeurs du village, *comme un seul homme, mîna miroveki*, donnèrent leur voix aux candidats du bloc communiste (14).

2. — *La situation religieuse.*

Abordant la vie spirituelle des Kurdes, B. Nikitine nous introduit tout d'abord dans leur Religion (ch. XI). Les Kurdes sont musulmans sunnites pour la plupart et de rite chaféite. Mais l'auteur montre que, pour être orthodoxe dans l'ensemble, la religion des Kurdes doit beaucoup à l'influence mystique des cheikhs des Confréries Naqchbendî ou Qadrî surtout, qui très souvent aussi, jouèrent un rôle politique important. On rencontre également au Kurdistan des sectes, tout imprégnées d'islamisme, mais qui aujourd'hui sont bien loin de l'Islam. On nous signale les *Ahl-ê Haqq*, en Perse (p. 241-244), et les *Yézidis*, si souvent et improprement appelés Adorateurs du Diable, dont le plus grand nombre vit en Irak. Sur ces derniers, M. Nikitine nous fait connaître les théories, bien spéciales, de son compatriote le célèbre Professeur N. Marr

(p. 228-241), théories bien anciennes d'ailleurs, puisqu'elles datent de 1911. J'avoue, pour ma part, n'être point du tout convaincu de cette thèse qui s'appuie sur des bases bien fragiles. Quant à la méthode «paléontologique» de Marr de reconstruire l'Histoire, elle me laisse non seulement sceptique, mais rêveur. La simple analyse du mot *Tchelebi*, dont l'étymologie reste d'ailleurs controversée, suffit au professeur pour expliquer l'origine des Kurdes en général et celle des Yézidis en particulier. C'est sans doute le caractère trop conjectural de cette hypothèse qui l'a laissée dans l'ombre car, sauf erreur de ma part, elle n'avait pas jusqu'ici été portée à la connaissance de l'Europe occidentale. L'exposé de la religion chez les Kurdes se termine, dans l'ouvrage de B. Nikitine, par le rappel de quelques superstitions populaires que l'on compare à celles des peuples avoisinants (p. 244-254).

Chose curieuse, M. Edmonds ne souffle mot des Yézidis. C'est vrai qu'il n'a pas eu de contacts directs avec eux. Par contre, il s'étend très longuement sur la secte des *Ahl-é Haqq* qu'il nomme *Kakai* (ch. XIII). Il nous rappelle l'origine de la secte (p. 182-184), nous en résume l'histoire (p. 184-185), s'étend sur son organisation (p. 185-191) et sa distribution géographique (p. 191-196). Il identifie les *Sarli* aux *Kakai*, mais les distingue nettement des *Shabak* (p. 195), qui sont des *Qizilbash* kurdes, dont il parle également (p. 268-269). La plupart de ces renseignements sont de toute première main.

Chez les Kurdes de Turquie, existe en outre la Confrérie, nord-africaine, des *Tijani*, qui compterait 30.000 adeptes (15). En Syrie, au Kurd Dagh, au nord d'Alep, un peu avant la seconde guerre mondiale, de 1930 à 1940, un mouvement de réveil religieux et de réformes sociales, le *mouroudisme*, dirigé par Ibrahim Khalil, dégénéra bientôt en jacquerie sanglante contre les Aghas et dut être réprimé par la force. Depuis l'assassinat de Cheikho Agha, d'un côté, et de Cheikh Hanif, de l'autre, pour des rivalités électorales, en 1947, la situation semble avoir perdu de sa tension aiguë.

Le lecteur n'aura pas été sans remarquer que bien des événements survenus dans les différents secteurs du Kurdistan ont sou-

vent pour promoteurs des chefs religieux. C. J. Edmonds, qui a tout un chapitre (ch. VI) sur ces personnages: *Cheikhs et Seïyids* (p. 59-79) nous y donne des renseignements précieux sur l'origine et la puissance des Seïyids de Barzinja, famille du fameux Cheikh Mahmoud (p. 69), non sans rappeler le pouvoir magique d'un ancêtre, Kak Ahmed, de protéger des bêtes, grâce à un talisman: *gulabend* (p. 74-76). L'auteur nous donne encore l'arbre généalogique des Aghas de Tawêla qui sont, comme il dit, des cheikhs «à tapis de prière» (p. 78) et aussi de la famille des Cheikhs Talabani de Kirkuk (p. 276). Par contre, il ne nous dit rien des Cheikhs de Barzan, avec qui il n'a pas eu affaire; mais nos sources orientales ne nous manquent pas sur ce point. SADIQ DAMLOOJI, qui avait déjà publié un gros ouvrage sur les Yézidis, *El-Yazidiyyah* (Mossoul, 1949, 520 pages), nous entretient des *Takiés* soufies de Bahdinan (p. 61-68) et des réunions mystiques qui s'y tiennent (p. 163-167), dans un travail plus récent sur *Les Principautés kurdes du Bahdinan ou Principautés d'Amadia* (Mossoul, 1952, 176 pages). CIYAWOK (*op. cit.* p. 52-56) résume les croyances et coutumes des Barzanis et leurs révoltes au temps des Turcs. M. BRIKANI (*op. cit.* p. 5-11) nous apprend que Barzan est le nom du village des Cheikhs de la confrérie Naqchbendi qui commencèrent à prendre de l'influence en 1825, au temps du Cheikh Taha de Nehri, successeur de Mawlana Khaled qui introduisit la fraternité au Kurdistan. Barzan n'est donc pas une tribu, comme on se l'imagine souvent; mais on a fini par appeler Barzani les tribus Beroji, Chirwan, Mizûri ou Herki qui acceptèrent l'enseignement des Cheikhs de Barzan et subissent fanatiquement leur influence. On croit les cheikhs doués de puissance surnaturelle et on se dévoue à leur personne, à la vie, à la mort.

Outre ces associations religieuses classiques, si je puis dire, il n'est pas rare de voir surgir en ces frustes milieux impressionnables des inspirés, plus ou moins excentriques, qui se croient une vocation de réformateurs de la religion et de la société, mais dont le rôle reste éphémère et finit souvent lamentablement. Il y a vingt-cinq ans, dans la région de Surdash (Irak), un cheikh, appelé Babê Richê, avait fondé ou rénové une secte: *Haqqa*, qui prêchait

l'obligation pour le riche de distribuer ses biens aux pauvres et préconisait l'émancipation totale de la femme. L'arrestation, en 1944, de son successeur, Mama Riza, soupçonné de communisme, provoqua des troubles entre ses disciples et l'administration. Edmonds ne le jugeait pas dangereux (p. 204-206). Tout récemment, 16 avril 1958, les journaux nous faisaient part de l'arrestation à Kilaw-Kut, dans le district de Shuwan en Irak, d'un illuminé, Hama Sur, qui s'attribuait le titre de prophète et avait jeté les fondements d'une nouvelle religion qui interdisait le thé et tous les «excitants», proclamait la nécessité de la continence même pour les gens mariés, interdisait la coupe des cheveux, déclarait la prière inutile et se faisait le champion de la journée de huit heures....

Ainsi, au fond de toutes ces agitations, où s'enchevêtrent sentiments religieux, aspirations sociales et sensibilité tribale, on retrouve presque toujours une rivalité inconsciente entre guides spirituels, chefs de tribus et autorités locales, car les premiers veulent ajouter à leurs pouvoirs d'ordre spirituel une influence d'ordre matériel et temporel. Et, vu l'ignorance et l'esprit superstitieux du montagnard kurde, ils arrivent souvent à leurs fins. On s'explique dès lors l'attitude de la jeunesse instruite d'aujourd'hui qui tend à s'éloigner de ceux qu'elle considère comme de mauvais bergers. Et, d'autre part, l'esprit encore féodal de beaucoup de chefs de tribus n'attire pas davantage les jeunes évolués qui cherchent leur voie et croient découvrir, dans l'idéal communiste, une solution équitable aux problèmes de vie qu'ils se posent.

3. — *La vie scolaire.*

La vie scolaire au Kurdistan, à peine signalée par B. Nikitine (p. 256-257), était inexistante lorsqu'Edmonds fit ses débuts dans la région. Or les études scolaires sont de la plus haute importance pour la vie d'un peuple. Où en sont les Kurdes aujourd'hui en ce domaine? Sans doute, dans la plupart des pays qu'ils habitent les petits Kurdes peuvent fréquenter les écoles, plus ou moins nombreuses, qui y existent et y apprendre la langue nationale officielle: turc, arabe ou persan; mais, en fait, actuellement, ce n'est qu'en Arménie soviétique et dans les liwas irakiens de Sulaimani, Kirkuk

et Erbil que les enfants kurdes peuvent apprendre à lire dans leur langue maternelle (16).

Quelle est donc, aujourd'hui, la situation scolaire du Kurdistan, en ce qui concerne le nombre des écoles, leur programme, les manuels utilisés?

En Arménie soviétique, il semble bien que tous les enfants kurdes d'âge scolaire peuvent bénéficier de l'instruction. En effet, il y a vingt-cinq ans déjà que P. Rondot (17) signalait 40 écoles primaires, avec 71 professeurs kurdes et 1936 élèves, sur une population kurde estimée à 17.500 personnes. Il existait en outre une École moyenne de 7 classes et une École Normale kurde à Erivan avec 161 élèves. Cette situation n'a pu que s'améliorer avec le temps. Et, en effet, en 1947, on relevait pour le seul nahiya d'Aparan, qui compte de 60 à 65 villages, la fabrication de 250 poêles pour les salles de classes du secteur. Cependant si, du côté gouvernemental, il n'y a rien à redire, il n'en serait pas de même de la part de la population, à en croire les plaintes récentes de T. Emer directeur de l'école séptennale de Tilik, dans le nahiya de Talin (18).

En Irak, la situation est assez différente. Il n'est pas facile de dire combien de petits kurdes profitent de l'instruction et on sait qu'un des principaux griefs que les Nationalistes font périodiquement au Gouvernement irakien est précisément le manque d'écoles dans le Kurdistan. Les chiffres cités par Rambout (*op. cit.* p. 70), ou Nikiune (p. 256) doivent être considérés aujourd'hui comme périmés. L'effort vraiment remarquable de l'État irakien dans le domaine de l'enseignement primaire ne peut pas ne pas avoir eu sa répercussion au Kurdistan (19). Certaines villes kurdes sont privilégiées. Ainsi Halabja, qui est en quelque sorte la capitale de la grosse tribu de Djaff, possédait déjà en 1946:

1 école primaire de garçons avec 6 classes et 283 élèves;

1 école intermédiaire avec 3 classes et 37 élèves;

1 école primaire de filles avec 6 classes et 75 élèves.

Soit un total de 395 élèves pour une population de 10.000 habitants. A Sulaimani, centre administratif de Mohafazat du même nom, en 1955, le roi Fayçal II a inauguré une École technique où 152

garçons suivent, durant cinq ans, des cours d'enseignement secondaire combinés avec des cours pratiques de mécanique, électricité, menuiserie, soudure, etc. 530 enfants (garçons et filles) fréquentent la première école mixte ouverte, il y a deux ans, à titre d'essai et qui s'est avérée être un réel succès. En outre, en cette même ville, se trouve un des plus jolis centres d'éducation fondamentale de l'Irak, où 300 femmes et jeunes filles apprennent à filer, tisser, tricoter, coudre et faire la cuisine (20). En tout cas, voici un tableau de l'Instruction Publique pour le liwa entier de Sulaimani pour les années 1947, 1951 et 1955. Les progrès réalisés sautent aux yeux. Sont indiqués dans les colonnes (1) le nombre d'écoles; dans les colonnes (2) celui des professeurs ou maîtresses; dans les colonnes (3) celui des élèves.

GARÇONS	1947			1951			1955		
	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)
Primaires	42	123	2.950	41	161	3.632	71	278	6.893
Moyennes	1	4	60	1	6	102	2	15	249
Secondaires	1	14	320	1	12	402	1	20	555
Techniques							1	7	92
Totaux	44	141	3.330	43	179	4.136	75	320	7.789

FILLES	1947			1951			1955		
	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)	(1)	(2)	(3)
Primaires	7	44	910	8	47	971	30	75	2.293
Moyennes	1	3	100	1	7	147			
Secondaires							1	11	245
Totaux	8	47	1.010	9	54	1.118	31	86	2.538
TOTAL GÉNÉRAL	52	188	4.340	52	233	5.254	106	406	10.327

Ainsi qu'on le constate, si l'avance est modeste entre 1947 et 1951, on peut dire que le développement est spectaculaire entre 1951 et 1955, surtout dans l'enseignement féminin, où le nombre d'écoles primaires a presque quadruplé.

Pour cette même année 1955, la statistique que j'ai sous les yeux ajoute un certain nombre d'écoles du soir, écoles élémentaires,

coraniques, ménagères pour les filles (500 élèves), pour les soldats (610 élèves), avec un effectif global de 7.446 élèves. Ce qui fait que pour cette année-là, sur une population totale du liwa de Sulaimani estimée à 222.700 habitants au recensement de 1947, le nombre de Kurdes à recevoir une instruction plus ou moins poussée s'élève à 19.773. — Je n'ai pas de chiffres récents pour l'ensemble des écoles officielles du Kurdistan irakien, mais les exemples précités suffisent à montrer une amélioration sensible. Ajoutons que subsistent encore en certains villages, grâce au dévouement de quelque mollah ou de quelque cheikh, des écoles religieuses traditionnelles: coraniques, religieuses «moyennes» et écoles dépendant des mosquées; mais il est difficile d'en préciser le nombre et l'effectif.

Je transcris maintenant l'horaire scolaire des leçons de la classe de 4ème de l'école de garçons el-Ayoubiya de Sulaimani, tel qu'il a été écrit, en arabe, par un élève de cette classe, le 17 avril 1955.

Samedi	Gram. arabe	Dessin Trav. manuel	Calcul	Leç. Choses Hygiène	Géographie
Dimanche	Lect. arabe	Calcul	Religion	Histoire	KURDE
Lundi	Rédact. arabe	Calcul	Gymn. Chant	Politesse	Écrit. arabe
Mardi	Calcul	Gram. arabe	Géographie	Religion	Dictée arabe
Mercredi	Gram. arabe	Dessin Trav. manuel	Calcul	Écrit. arabe	Histoire
Judi	Calcul	Poésie arabe	Leç. choses Hygiène	Religion	KURDE

Ainsi donc, sur les 30 leçons hebdomadaires, il n'y en a que deux seulement qui sont réservées à l'étude de la langue kurde; mais il faut y ajouter les 13 leçons de quelques matières enseignées également en kurde, à savoir: calcul (6), Histoire (2), Géographie (2), Sciences (2), Politesse (1). Le dessin et la gymnastique mis à part (3 leçons), le Coran nécessairement enseigné en arabe (3 leçons). Avec les neuf heures de classe assignées à l'enseignement de la langue arabe, on constate que les deux langues sont donc enseignées à peu près à égalité.

J'ignore si l'emploi du temps dans les écoles d'Arménie soviétique, tel qu'il était donné dans l'article précité de P. Rondot est

toujours en vigueur. Sur les 30 heures de classe en quatrième, les élèves avaient 6 heures de kurde, 3 d'arménien et 3 de russe (première année d'enseignement) et dix-huit heures d'autres matières. On ne nous spécifiait pas d'ailleurs la langue employée pour ces leçons-là; mais le kurde seul devait, en principe, être utilisé durant les deux premières années d'enseignement. Mais les Règlements sont une chose et leur application en est une autre. C'est ainsi que dans un tout récent article intitulé: *L'enseignement de la langue kurde dans le nahiya d'Aparan (Riya Teze, n° 44 (1960) du 1er juillet 1958)*, K. ÇAÇANÎ constate avec regret que cet enseignement laisse beaucoup à désirer. En effet, certains instituteurs utilisent les dialectes plutôt que la langue littéraire, d'autres se servent de manuels démodés alors qu'existent de nouvelles éditions, et même, et cela est un comble, d'aucuns omettent entièrement les leçons de kurde....

Examinons maintenant les manuels scolaires. Signalons pour commencer quelques alphabets récents: H. CINDÎ, *Elifba* (6ème éd. Erivan, 1954, 100 pages; 7ème éd. en 1957); O. SEBRÎ, *Elifbêya Kurdî* (Damas, 1955, 56 pages); CEMAL NEBEZ, *Nûsîntê kurdî bi latînî* (Baghdad, 1957, XI, 35 pages). Il convient de remarquer ce dernier, qui est un nouvel essai d'alphabet latin par un Kurde d'Irak. A part quelques petits changements, il correspond à celui de *Hawar*, utilisé par les Kurdes de Syrie. Mais attendons de voir si désormais, en Irak, les livres kurdes seront édités en ces caractères-là (21).

E. EVDAL avait publié, à Erivan, en 1952, une petite grammaire à l'usage de la première classe: *Zmanê kurmançî* (96 pages). Or, en 1956, ont paru simultanément trois grammaires, en trois pays et en trois écritures différentes: QANAT KÖRDO, *Gramatîka zîmanê kurdî ser zaravê kurmançî* (Erivan, 174 pages); REŞÎD KURD, *Rêzmana zîmanê kurmançî* (Damas, 114 pages) et NURÎ 'ELÎ EMÎN, *Qewa'id zîmanê kurdî le serf û nehew* (Baghdad, 112 pages). Ce sont, en fait, les premières grammaires complètes, composées par des Kurdes, à l'usage des écoliers kurdes. Les auteurs se sont donc ingéniés à faire œuvre nouvelle. Tout le vocabulaire grammatical était à créer. Nos grammairiens y ont plus ou moins réussi. On ne constate pas sans stupeur qu'ils ne sont d'accord que sur un seul mot, le nom: *nav*. Tous les

autres termes: adjectifs, verbes, pronoms, adverbes, etc., sont différents et d'ailleurs plus ou moins adéquats. On pourra lire à ce propos mes *Remarques critiques sur la nomenclature grammaticale kurde*, à paraître dans la *Bibliotheca Orientalis* de Leiden.

Le dictionnaire est le compagnon normal de la grammaire. Inutile de dire qu'il n'existe en kurde rien qui approche, même de loin, de nos différents Larousse. Les seuls dictionnaires existants ont pour but de faciliter aux élèves la compréhension des textes de la langue du pays qu'ils habitent. En Irak, ils ont à leur disposition un dictionnaire Arabe-Kurde, *El-Murched* ou *Raber* de 400 pages, assez mal imprimé, mais avec beaucoup de courage, à Erbil en 1950 par GEWÊ MUKRLANÎ (22).

Depuis septembre 1957, les Kurdes d'Arménie soviétique ont trois nouveaux dictionnaires: un Dictionnaire Arméniën-Kürdê, un Dictionnaire Kurde-Russe et un Dictionnaire Russo-Kurde. Les deux premiers sont assez différents, tant dans leur présentation que dans l'esprit qui a présidé à leur composition. Le Dictionnaire Arménien-Kurde, *Xebnarnama ermêni-kördi*, préparé par S. SIYABENDOV et A. ÇAÇAN et édité à Erivan (352 pages, 22×15) se présente élégamment en son cartonnage vert d'eau et en la netteté de son impression. Ce dictionnaire est destiné à compléter et même à remplacer celui qui avait été édité en 1933. Il contient 23.000 mots. Mais cette richesse ne doit pas faire illusion. E. ŞEMİLOV, qui en rend compte dans le n° 21 (937) de *Riya Teze* du 13 mars 1958, reproche aux éditeurs d'avoir forgé maladroitement et de façon hybride quelques mots nouveaux. Il donne comme exemple le mot: aquarelle, traduit *akvarêl* et *avboyax*. Il ne fait aucune remarque sur la première traduction, et pourtant...; mais il dit: *Av* est kurde, *boyax* est azerbaïdjanais, la formation du mot n'est donc pas conforme au génie de la langue et on aurait dû dire: *avreng*. Cette critique est tout à fait pertinente; pourtant bien d'autres observations auraient pu être faites. En effet, dans cette seule et même page 17, que viennent faire, par exemple, les mots *akt*, *aktîv*, *aktîvîst*, *akrêdîst*, *akrobat*, *aksent*, *aksîz*, *aksionêr*, *akustîk*, *klûb*, et il y en a d'autres? Si tous ces mots-là sont kurdes, un

Européen n'aura bientôt plus besoin de dictionnaire pour lire un texte kurde...; mais ce sont, sans doute, les Kurdes eux-mêmes qui ont besoin d'un dictionnaire. En fait, tous les mots précités ont leur équivalent en kurde et peut-être aurait-on pu, au moins, les marquer d'un astérisque pour montrer qu'ils ne remontent pas à la source originelle de la langue. Comme tout langage primitif, non encore adapté à la civilisation moderne, le kurde a tout à fait le droit d'emprunter à des langues plus évoluées les termes qui lui manquent pour exprimer les idées nouvelles, surtout dans le domaine de la technique, à condition toutefois qu'on ne puisse, à partir des racines propres, forger ces mots nouveaux. Or la langue kurde se prête parfaitement à cette formation de vocables neufs. Il n'y a qu'à lire les revues *Hawar* ou *Ronaht*, publiées à Beyrouth en 1942-1945, pour voir comment les frères Bader-Khan ont su exprimer par des formes vraiment kurdes, tout le nouveau matériel de guerre utilisé alors, pour ne prendre que cet exemple. A Bagdad, Tewfiq Wehbi avait agi de la même façon (23).

Le Dictionnaire kurdo-russe, *Kurdsko-russkiy slovar* ou *Xeber-nama kōrmancî-rûsî* sort des presses de l'Institut des langues étrangères de Moscou. Il compte 620 pages, format 17×11, les pages 507 à 618 étant consacrés à une *Esquisse de la Grammaire kurde*, en russe, qui m'a paru assez claire. Les tableaux des conjugaisons, en particulier, sont bien présentés. L'auteur est ÇERKES X. BEKO, candidat en sciences philologiques. L'ouvrage, préfacé par l'Académicien I. A. Orbéli, renferme environ 14.000 mots. C'est beaucoup moins que l'ouvrage précédent, mais il est mieux conçu et réalisé. Contrairement à ce dernier, il ne se contente pas de mettre un ou plusieurs mots en face de son correspondant arménien, il distingue les différents sens possibles d'un même mot en les numérotant, et en les séparant alors encore par des lettres. En outre, il donne beaucoup d'expressions, de phrases même: ce qui rend ce travail à la fois plus scientifique et plus pratique. Mais il n'est pas, malgré tout sans défauts. Il abonde lui aussi en mots étrangers, comme, dans la seule page 234, *manifest*, *manometr*, *marksizm*, *malé-matîk*, *matérializm* dont la présence peut à la rigueur s'expliquer;

mais certains vocables kurdes, par ex., *masî*, poisson ou *mar*, serpent sont orthographiés *me'sî* et *me'r*, ce qui leur donne une prononciation qui n'est pas la prononciation courante et cela déroute un peu.

Quant au Dictionnaire Russo-kurde, *Rusko-Kurdkiy slovari*, il a été édité par I. O. FAZILOV, à Moscou, également à l'Imprimerie Nationale des Dictionnaires étrangers et nationaux. Il compte 782 pages et près de 30.000 mots. Malheureusement je ne l'ai vu que quelques instants à Paris et n'ai pu me rendre compte de ses qualités et de ses défauts.

Je n'ai pas en mains les livres scolaires en usage dans les classes primaires des villages kurdes d'Arménie soviétique, mais les quelques manuels utilisés dans les régions kurdes d'Irak ne sont que des traductions de l'arabe. Ainsi la Géographie, pour la classe de 4e: *Cixrafiyayi ibtîdayî taze* (1949, 162 pages); l'Instruction civique et morale pour la 5e: *Wacibatê rewşti xuwê nişîmanê* (1948, 98 pages) ou *Firmanê nişîmanê û rewşti* (1951, 130 pages); l'Histoire naturelle: zoologie et botanique: *Kîtbê eşîyâ û serelayî sirwîst*, pour la 5e (1950, 120 pages). Dans ce dernier ouvrage, chaque titre de chapitre ou de paragraphe est traduit en arabe et, sous chaque gravure, on donne, en kurde et en arabe, le nom de la plante ou de l'animal représenté. Les Kurdes se plaignent que ces livres, imprimés à Bagdad par le Gouvernement irakien lui-même, ne sont pas composés spécialement pour les Kurdes et que, d'ailleurs, ils sont insuffisants (24).

Si nous comparons maintenant les Livres de lecture employés dans les écoles kurdes d'Irak ou d'Arménie soviétique, nous ferons des constatations intéressantes.

Les élèves de la quatrième primaire en Irak ont à leur disposition La Lecture Kurde: *Xwendinê Kurdî* de NACÎ EBAS (Bagdad, 1949, 224 pages). Ce livre, qui débute par une page du Coran, en arabe naturellement, contient quarante morceaux. Ce sont pour la plupart des fables ou des histoires d'animaux. Des légendes et contes, empruntés au folklore oriental, ont toujours une teinte moralisante. Quelques lectures seulement ont un aspect plus scientifique. La seule saveur réellement kurde de l'ouvrage nous

est apportée par une dizaine de poèmes de ZİVER (1875-1946), toujours plein de charme et bien fait pour plaire aux enfants. Chaque morceau de ce recueil est suivi de quelques questions d'intelligence et aussi d'un petit vocabulaire où les mots difficiles ou rares sont expliqués et souvent même traduits en arabe. Les dessins sont aussi spirituels, mais les photographies sont lamentables et n'ont donc rien d'éducatif.

Si nous passons au livre de lecture, imprimé à Erivan, en 1955, et édité pour la classe de 3e par HACIYÊ CINDİ: *Zmanê dê. Klêba xwendinê* (180 pages); nous entrons littéralement dans un autre monde. Les 126 numéros, assez brefs, de l'ouvrage sont répartis en neuf centres d'intérêt. Les huit premiers numéros n'ont point de titre commun, mais voici celui des autres: 1. — Le jardin et la vigne (nos 9-26); 2. — L'école, la maison, les camarades (nos 27-41); 3. — La Grande Révolution Socialiste d'Octobre (nos 42-62); 4. — L'hiver (nos 61-71); 5. — Lénine (nos 72-82); 6. — Les animaux sauvages et domestiques (nos 83-95); 7. — L'hygiène (nos 96-100); 8. — Le printemps (nos 101-117); 9. — La fête du 1er Mai (nos 118-126). Prose et poésie alternent au long du livre. On voit déjà, par ce simple énoncé, que si les lectures des petits Kurdes d'Arménie soviétique sont plus variées que celles de leurs camarades irakiens, elles sont aussi plus nettement orientées. En outre, alors que les différents contes ou fables du livre irakien restent anonymes, les textes que nous avons ici constituent comme une Anthologie de traductions d'écrivains célèbres, russes comme Pouchkine (n. 8), Tolstoi (n. 39), Nékrasov (n. 70), Jitkov (n. 66); les spécialistes pour enfants: Gaidar (n. 31) et Ilin (n. 1), Mikhaïlov, auteur des paroles de l'hymne soviétique (n. 73), et j'en passe. Comme il convient les auteurs Arméniens Aghayan (n. 89 et 116), Toumanian (nos 25, 90, 103) et Tcharentz (n. 46) sont aussi mis à contribution. Citons encore l'Ukrainienne Wassilievskaya (n. 85). Il s'agit, on le voit, de faire connaissance assez tôt avec les auteurs connus de la grande famille des peuples communistes. Mais les écrivains kurdes conservent naturellement une place de choix: poètes, comme Mikailê Rechid (nos 21 et 23), Q. Mirad (nos 7 et

55), Usivê Beko (n. 117), E. Django (n. 26), A. Tcholo (nos 33 et 81); Eminê Evdal (n. 102); en prose, on peut lire les pages de Dj. Gendjo (nos 9, 36, 96), de Q. Kôrdo (n. 112), de W. Nadirî (n. 124). L'auteur du manuel s'est réservé la part du lion avec 23 poésies et tous les textes en prose, non signés, au nombre de 31. Des questions suivent la plupart des passages en prose. On y insiste sur le côté moral et le patriotisme.

Le patriotisme. Arrêtons-nous y un instant. La première lecture, en effet, due à la plume de Ilin, est intitulée: *Welenê me, Notre Patrie*, c'est-à-dire «la maison des peuples soviétiques». Le numéro deux est la traduction kurde de l'Hymne national de la République Socialiste Soviétique d'Arménie:

Monde libre de l'Arménie Soviétique,
 Bien des siècles d'oppression ont passé sur toi,
 Nos ancêtres ont farouchement lutté pour toi,
 Pour que tu sois Notre Mère-Patrie, Arménie!

On se représente mal des petits Kurdes chantant cela. Mais, au fait, les petits écoliers kurdes d'Irak, n'admirent-ils pas eux aussi la photographie de leur roi, le Roi Fayçal II, à la première page de leurs manuels scolaires? et le mot Kurdistan n'est-il pas proscriit, ici et là, dans les livres laissés aux mains des écoliers? (25) Tous ces volumes d'U.R.S.S. sont cartonnés et leurs illustrations, sans toujours être très artistiques, ont pourtant un cachet plus concret, plus véridique que les dessins des ouvrages irakiens.

Si l'insuffisance d'écoles primaires, en pays kurde, maintient une grosse partie du peuple dans l'analphabétisme, il ne s'ensuit pas, loin de là, que tous les Kurdes soient ignorants. Cela peut paraître paradoxal, mais il existe chez eux une assez forte proportion de gens très cultivés qui constituent l'élite intellectuelle des pays où ils vivent. Je me suis laissé dire qu'à Istanbul même un bon pourcentage des journalistes du pays était d'origine kurde. On pourrait faire à Baghdad une constatation analogue. En effet, nombreux sont ceux qui quittent les villages de leurs montagnes pour fréquenter les écoles secondaires de Mossoul et les établissements supérieurs de Baghdad, où ils font très bonne figure auprès

de leurs condisciples arabes. Erivan et Moscou, de leur côté, abritent de nombreux étudiants kurdes. Et la réflexion de ces Anglais qui disent des Kurdes d'Irak qu'«ils ne lisent rien ou lisent Sartre et Hemingway» (26), montre bien le caractère presque anormal de cette situation. Certains poursuivent leurs études à l'étranger. Ils sont aujourd'hui environ 70 en Europe occidentale et près de 100 aux États-Unis, et on n'est pas obligé d'admettre cette boutade de James BELL qui affirme (*Time*, 22 sept. 1952) que les quelques Kurdes qui sont allés aux U.S.A. en sont revenus «fanatiques de base-ball, de Xavier Cugat et des girls de la Ve Avenue!» En tout cas, les étudiants kurdes d'Europe ont tenu leur second Congrès Général à Londres, du 2 au 4 janvier 1958. Leur «Association Culturelle des Étudiants Kurdes en Europe» (A.C.E.K.E.), *Kemeley Zanistî Xwendikarani Kurd le Ewropa*, en est sortie réorganisée et renforcée. Ses principaux buts sont: 1. — Unir les étudiants kurdes en Europe et organiser des rencontres périodiques entre eux; 2. — Réaliser l'entraide matérielle entre les étudiants kurdes en Europe; 3. — S'occuper de la culture nationale kurde et travailler à son développement; 4. — Faire connaître au monde la culture du peuple kurde, son pays et sa situation; 5. — Se mettre en contact avec d'autres organisations estudiantines nationales ou internationales en vue de coopération, conformément aux buts de l'Association et dans les limites de son intérêt; 6. — Publier un Bulletin périodique comme un moyen d'exécution. Ce programme est extrait précisément de ce Bulletin, intitulé *Kurdistan*, et dont le n° 1, mars 1958, a été ronéotypé à Londres. Ses trente pages contiennent l'Appel du Président de l'Association, ISMET CHERIFF, en kurde, arabe, anglais et français; un article du même, en anglais, sur *La langue kurde et ses dialectes*; un article de Bakir A. Ali sur *La musique kurde*, en anglais également. Les autres articles, tous en kurde, mais en caractères arabes, traitent de la langue kurde, de l'histoire kurde. Salahedin Seedila donne un alphabet en caractères latins; un étudiant en médecine traite de la *malaria* et un ingénieur nous parle de la *maison au Kurdistan*. On peut lire encore quelques poèmes de DILDAR (1917-1948). On est agréa-

blement impressionné par le caractère sérieux des articles de ce premier numéro d'une revue dont les rédacteurs sont étudiants à Lausanne, Vienne, Londres, etc. Nous lui souhaitons bon succès et longue vie.

Le numéro 2 du Bulletin a paru en Août presque entièrement en anglais (18 pages). Dans son éditorial, il salue avec joie la naissance de la République irakienne et prône la fraternité kurdo-arabe. I. Chériff continue son étude sur le *langue kurde et ses dialectes*; Saleh Saadallah donne une petite étude sur *Mamé Alan*; F. M. Resha rend compte de la brochure *Diyari* de Kameran. — On publie des lettres de B. Nikitine, de P. Rondot et une entrevue avec S. Wikander; un article (en kurde) sur les Kurdes de Turquie. Enfin quelques nouvelles. — D'autre part, le troisième Congrès général des étudiants kurdes en Europe s'est réuni à Munich (Allemagne) du 4 au 6 Août. On y a décidé de rayer le mot (culturel) du nom de l'Association, non pour lui ôter son aspect culturel, mais pour élargir son activité. L'A.E.K.E. va donc désormais ajouter à ses principaux buts celui «de travailler au service du peuple kurde et de ses questions nationales, de les faire connaître au monde...».

III

LA LITTÉRATURE

Le dernier chapitre de B. Nikitine (p. 255-295) nous entretient de la littérature kurde qui, au dire de Viltchevsky, souffre de «d'hypertrophie du folklore». De fait, celui-ci est extrêmement riche, qu'il s'agisse d'épopées, de contes, de fables, de proverbes, de chansons, les Kurdes n'ont rien à envier à personne et les Orientalistes nous ont déjà fait part de leurs découvertes en ce domaine. La littérature écrite est plus récente. Elle doit se débattre souvent au milieu de bien des difficultés matérielles; peu à peu pourtant, elle fait son chemin, tant en Irak qu'en Syrie et surtout en Arménie soviétique. Que les Russes s'intéressent aux Kurdes, le fait n'est pas nouveau et l'auteur se complait à nous rappeler, en un trop court paragraphe, le rôle de pionniers tenu par ses

compatriotes dans la kurdologie (27). D'autre part, nous avons déjà jeté, dans cette même Revue un «*Coup d'œil sur la littérature kurde*» (*Al-Machreq*, mars-avril 1955, p. 201-239). Depuis me sont parvenues quelques nouveautés et je vais signaler aussi quelques ouvrages qui avaient échappé à ma connaissance. Les pages qui suivent voudraient utiliser au mieux tous ces nouveaux documents.

1. — *L'Irak conserve son avance.*

En effet, la liberté culturelle qui existe en ce pays permet aux Kurdes de maintenir vivante leur langue et d'enrichir leur littérature. Deux nouvelles Revues ont vu le jour cette année. La première *Şefeq, L'aurore*, paraît à Kirkuk et est éditée depuis janvier 1958. Elle est en principe bimensuelle, mais pour le moment ne paraîtra qu'une fois par mois. Elle compte 48 pages (28×21), dont un peu plus de la moitié en kurde. L'autre partie est en arabe. En effet, cette Revue «littéraire, scientifique et sociale» a pour but de favoriser en Irak la double culture qui y règne. C'est un rapprochement intellectuel kurdo-arabe. Les noms de Tewfiq Wehbi, Refiq Hilmi, Cemil Bendi Rojbeyani, pour ne citer que ceux-là, suffisent à montrer qu'avec de tels collaborateurs cette Revue fera honneur aux Lettres kurdes. Je ne connais pas directement l'autre Revue: *Taqaddom, Le Progrès*, publiée à Bagdad depuis peu. D'après le journal *Al-Hurriya* de Beyrouth (n° 33 du 15 mai 1958), c'est un magazine kurdo-arabe également. L'édition de la section kurde est confiée au Sénateur Tewfiq Wehbi, tandis que l'éditeur pour l'arabe est Sayid Mohammed Briskani, journaliste irakien (kurde) bien connu. Le magazine rapporte les événements de la semaine, contient des articles littéraires, d'autres pour les femmes, quelques contes brefs et une chronique sportive (28).

Dans le domaine des traductions, quelques travaux dignes d'être mentionnés. De GORAN, *Helbijarde* (Baghdad, 1953, 106 pages) ou Morceaux choisis d'auteurs occidentaux, comme Pearl Buck, Oscar Wilde, Catulle-Mendès et Anatole France et quelques récits de guerre. *Zadig* de Voltaire, ainsi que je l'ai contrôlé, a trouvé un bon traducteur en MEHEMED ELI KURDI, *Hekayet Zadiş* (Baghdad, 1954, 168 pages). *The Tempest* de Shakespeare, *Çirokî Gerda-*

weka fut mis à la portée des lecteurs Kurdes par C. A. NEBEZ (Baghdad, 1955, 150 pages), qui laisse entre parenthèses les noms propres et certains mots anglais difficiles, dont la traduction peut ainsi être vérifiée.

Parmi les prosateurs, quelques récits ou contes légendaires, comme *Ment Homer* (Hawlêr, 1954, 27 pages) par M. M. Emin; *Nasr û Marmar* (Baghdad, 1956, 22 pages) par M. T. URDI; *Xanxazad* (Sulaimani, 1957, 56 pages) de C. A. BABAN. — Dans *Lalo Kerim* (Hawlêr, 1956, 72 pages) C. A. NEBEZ expose les souffrances de la vie sociale. Mais tout cela reste assez maigre. Par contre ELADIN SÊCADÊ, dont la plume est féconde, a publié coup sur coup trois beaux volumes, de 200 pages chacun, intitulés *Le Fil des Perles*, *Rîsteyê Mirwarî* (Baghdad, 1er et 2e vol. 1957; 3e vol. 1958). Ces récits littéraires, ces contes, ces historiettes où se mêlent philosophie, croyances, Histoire, fournissent de bonnes heures de lectures à la fois instructives et amusantes. Le même auteur nous décrit, d'autre part, une tournée qu'il fit à travers le Kurdistan, *Kestik le Kurdistanê, A Journey in Kurdistan* (Baghdad, 1956, 146 pages). Périple de 1.816 kms, accompli par Sedjadé, durant l'été de 1955, et qui le mena dans les principales villes du Kurdistan irakien, en commençant par Mossoul (p. 6-11), Akra (p. 12-20), Zakho (p. 21-28), Duhok (p. 29-33), Amadia (p. 34-47), Bamerné (p. 48-62), Hewlêr ou Erbil (p. 63-74), Kirkûk (p. 75-83) et se termine par Sulaimani (p. 84-96), avec une pointe sur le barrage du Dokan (p. 97-102) et Qaladiza, à la frontière persane (p. 103-117), puis retour à Bagdad. Aux pages 118-120 on a dressé un tableau des écoles du liwa de Sulaimani que j'ai utilisé plus haut. Cet ouvrage est une véritable mine de renseignements sur la géographie et les ressources naturelles et économiques de la région, son Histoire aussi, la situation sociale, les mœurs et coutumes de ses habitants. L'auteur y a rencontré les personnages les plus marquants et a eu avec eux des conversations pleines d'intérêt. Malheureusement le volume est déparé par les photographies où il est impossible, dans la plupart des cas, de reconnaître ce qu'elles représentent.

La poésie est toujours à l'honneur. Le folklore est représenté

par deux longs poèmes épiques: *Leyla û Mecnûn*, publié à Baghddad (1950, 48 pages) par ALI BAPİR et *Xorşîd û Xawer*, publié également à Baghddad (1953, 54 pages) aux frais de Mela M. SALIHİ. La même année, parut, toujours à Baghddad, le *Diwanê SAFİ*, surnom de Kak Mistefa Heyrani (1972-1941). Son œuvre, qui comporte une section kurde (p. 13-68) et une partie persane (p. 71-112), est éditée par Mohsen Dizayî et précédée d'une notice biographique par Eladin Sedjadé. En 1957, à Baghddad encore, M. XIZNEDAR, avec l'aide du journal Gulavêj de Sulaimani, nous donne une très belle édition de *Diwanê Ehmedê Hemdi Beg Sahibqiran* (1878-1936), précédés d'une notice historique et littéraire (400 pages). La facture de ces nombreux poèmes est variée. Les strophes prennent souvent la disposition de quatrains ou de quintils. On y exalte l'amour de la Patrie et de la Liberté et la note religieuse conserve sa place. Quelques Anthologies sont publiées. R. HILMÎ, dans le second volume de *Poètes et Ecrivains Kurdes, Şiir û edebiyatê kurdî* (Baghddad, 1956, 208 pages), nous donne, précédés de notices littéraires, des extraits de Dildar, Râzî, Ziwer, Salim, Salam, Ali Bapir et Nûrî Şêx Salih. A. B. HEWRÎ, né en 1915, nous offre dans *Azad û Awat* (Baghddad, 1956, 78 pages), quelques pages de son Diwan. Une longue préface (p. 7-21) de Mistefa Salih Kerim nous renseigne sur l'auteur. EHMED HERDÎ, de Sulaimani, dans *Razê Teniyayî* (Baghddad, 1957, 32 pages), nous présente quelques-uns de ses poèmes que Marûf Xiznedar situe dans l'Histoire de la poésie kurde (p. 4-12). A l'usage des classes, NERİMAN publie un nouveau choix de poésies: *Helbest bo qutabîyan* (Kirkûk, 1955, 84 pages). Le Recueil *Bîzar* (Baghddad, 1957, 106 pages), édité par RESUL BIZAR GERDÎ, né en 1926, se divise en trois sections. La première (p. 6-30) compte 53 *Heyran* ou brèves odelettes lyriques de quelques lignes, de facture libre originale; la seconde (p. 31-64) nous offre des chants, *Gorani*, pour lesquels l'auteur a composé la musique; la troisième, intitulée *Maqâmât* ou Séances (p. 64-106) renferme des poésies de différents auteurs. KAMERAN fait précéder d'une notice sur la poésie en général (p. 5-13) un recueil de ses poèmes qu'il intitule: *Cadeau, Diyarî* (Baghddad, 1957, 84

pages). Ce même Kameran fait l'éloge, en vers libres, de *Jemilê*, héroïne algérienne, dans *Şefeq* (fév. 1958, p. 25-26), que célèbre également SACÊD AWARÊ (Baghdad, Liwa, 1958, 16 pages). L'auteur compare cette jeune fille à Jeanne d'Arc «héroïne française qui se dressa contre l'impérialisme anglais». Dans ce même ordre de panégyrique, M. S. DELAN a glorifié Cheikh Mahmoud l'Immortel: *Şêx Mehmûdê Zindî*, avec une introduction de M. Xiznedar (Baghdad, 1957, 60 pages). Les préoccupations à propos de l'instruction des filles et du rôle de la femme dans la société se manifestent en deux comédies: *La fille et l'école*, *Keç û qutabxanê* de F. BURJAN (Baghdad, 1956, 14 pages) et *La femme et l'écriture*, *Efrat û nîveştê* par JIRÎ (Baghdad, 1956, 20 pages). Ces pièces ont été jouées dans les écoles du liwa de Sulaimani. Signalons pour terminer que MARUF XIZNEDAR, décidément très actif, a traduit en arabe un certain nombre de Chants et Poèmes kurdes: *Aghani Kurdistan* (Baghdad, 1956, 64 pages) où nous retrouvons Ehmedê Xani, Piremêrd, Dildar, Mihrban Xanim, Nalî, Bêkes, etc. De son côté, Edmonds publie et traduit en anglais quelques pièces du satirique Riza Talabanî (p. 57 et 290-295), de Piremêrd (p. 44) et dix poésies de Goran (p. 172-179).

2. — En Syrie, on entretient le feu sacré.

Des Kurdes de Syrie, nous n'avons pas grand'chose. O. SEBRÎ, ce conteur si vivant en prose, semble passer par une période de pessimisme, à en juger par son petit recueil de poésies, intitulé *Bahoz, La Tempête* (sans lieu, 1956, 68 pages). Les sentiments nationalistes exprimés paraissent s'exaspérer et attendre du Nord l'espoir de se réaliser. La prosodie du poète d'autre part rompt carrément avec les procédés classiques.

Mais arrêtons-nous plus longuement au *Destana Memê Alan*, *Légende de Memê Alan*, paru tout récemment à Damas (1957, XXXIV, 150 pages). On connaît cette histoire, une des plus populaires du folklore kurde. Grâce à des Péris, Memê Alan, fils du roi d'Occident, rencontre de façon merveilleuse la Princesse Zîn, de la famille régnante du Botan. Mais l'enchantement terminé, les deux amants sont de nouveau séparés et n'auront de cesse

qu'ils ne se soient retrouvés. Naturellement, maints obstacles se dressent sur la route de leur amour, préparés par la jalousie du magicien Bêko, favori de l'Emir de Djézirch et qui finira par obtenir la mort des deux jeunes gens réunis. Ce long poème de 3.675 vers se partage en plusieurs épisodes qui se subdivisent eux-mêmes en de multiples fragments. Dans une très intéressante introduction (p. V-XXXIV), l'éditeur, *Çirokniûs*, qui reste anonyme, ne nous cache pas qu'il a basé son édition sur le travail de R. LESCOT, *Textes kurdes, II, Mamê Alan* (Beyrouth, 1942, 386 pages), mais, dès la première page, on se rend compte qu'il ne s'est pas contenté de recopier ce texte. Il y introduit maints changements. Dans l'orthographe d'abord. En effet, il préfère écrire *Ku, hun, ûsa, bicûk*, au lieu de *ko, hon, wisa*, et *picûk*. Il fait aussi quelques corrections grammaticales; mais surtout il n'hésite pas à remplacer un mot turc par un mot kurde. Ainsi, rien que dans le premier paragraphe, il élimine les mots arabes ou turcs: *ezim, qapîyan, walîlîx, midirlîx* pour les remplacer par: *mezin, derîyan, wilayet, midirîyet* (ces deux derniers mots sont arabes, d'ailleurs, mais utilisés en Syrie), et rectifie l'orthographe de *dewa, cêl, carciyan* en *deva, cil* et *carşîyan*. Malheureusement, ce beau purisme ne se maintient pas partout et un mot turc, supprimé ici, est conservé à la page suivante. Quelques vers ont sauté: 345-347; 386; 424, 426; 772-773; 1619-1620; 1656; 2112-2114; 3027; 3166; 3640-3643. Certains ont dû disparaître par mégarde, mais d'autres semblent bien avoir été omis à dessein, comme le vers 424 où des jeunes gens kurdes portent des anneaux aux oreilles. Par contre, le vers qui précède le salut final (3674-3675) est à coup sûr ajouté par l'éditeur: *Bixebîlîn jî bo yekîtiya Kurdane: Travaillez à l'union des Kurdes*. Quoi qu'il en soit, l'ensemble textuel ainsi présenté est satisfaisant. Seulement il va sans dire que cette façon de corriger les textes, pour se rendre plus compréhensible à l'auditeur d'aujourd'hui, et qui a déjà dû être utilisée par des éditeurs antérieurs, enlève toute base sérieuse à qui voudrait dater le poème original. Il est assez ancien et précède de beaucoup le *Memozîn* de EHMEDÊ XANÎ de Bayazid (1650-1706), qui n'en est qu'une refonte plus

littéraire et islamisée. Les quelques noms de personnages, qui d'ailleurs ne sont pas toujours identiques dans les différentes versions, ne permettent pas de fixer une date bien précise. Faut-il remonter au XIV^e siècle (Lescot?), ou seulement à la seconde moitié du IX^e siècle de l'hégire (Orbéli)? Pratiquement la question est insoluble. Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré tout, ce long poème renferme une quantité de renseignements sur les mœurs et coutumes kurdes anciennes. Qu'il s'agisse de pratiques rituelles, de croyances ou de superstitions, de formules de serment, nous sommes abondamment servis. Les proverbes ne manquent pas non plus qui illustrent les situations les plus variées. Si l'on s'arrête aux procédés de composition, on rencontre de multiples répétitions qui jouent presque le rôle de refrains; beaucoup de morceaux parallèles se répondent l'un à l'autre. Souvent les dialogues forment aussi comme des strophes alternées. De toutes les figures de style, les plus fréquentes sont les comparaisons, soit avec les animaux, où le faucon revient le plus souvent, soit avec les astres ou les phénomènes de la nature, soit avec des objets familiers, comme le chapelet ou la meule.

Si je ne lui avais touché le genou, il ne serait pas sorti de son extase,

Tel un faucon aux serres sanglantes, rouges comme le vin, les ailes dorées,
le jabot jaune, qui habite les hautes falaises et reste dans son nid

Trois jours et trois nuits, sans goûter la chair du gibier de la plaine.
(Vers 1809-1811, trad. Lescot).

Elle saisit les barreaux de la fenêtre et s'y pendit, pareille à une boucle
de cheveux (v. 1363).

Il redit tout par le menu, comme on égrène un chapelet (v. 2452).

Tout tourna autour de lui, comme s'il eût été sur une escarpolette d'enfant
(v. 2547).

Ce poème, vraiment classique, dont les variantes sont très nombreuses, déjà connu en français, grâce au travail de R. Lescot, vient d'être traduit en arabe à Beyrouth: *Mem û Zîn* (1958, 184 pages). Mais c'est plutôt là une adaptation du poème plus littéraire d'Ehmedê Xanî que M. SAÏD REMEZAN vient de nous donner de cette histoire qu'il compare à celle de Roméo et Juliette. D'autre part, HECIVÊ CINDI a donné du même poème, sous le titre *Mamê û Zîné*, une traduction arménienne (Erivan, 1956, 190 pages),

tirée à 5000 exemplaires, présage du bon succès de cette édition. Dans la longue introduction de l'éditeur (p. 5-23), c'est à Tristan et Iseult que sont comparés cette fois les deux héros de l'histoire. Mais nous voilà revenus aux Kurdes d'Arménie soviétique.

3. — *Œuvres et Écrivains d'Arménie Soviétique.*

Dans ma précédente étude, intitulée: *Coup d'œil sur la littérature kurde*, j'avais consacré quelques pages (p. 229-232) aux écrivains kurdes d'Arménie soviétique. De nouveaux textes me permettent aujourd'hui de mieux juger et apprécier les efforts, l'évolution et la portée de la culture d'une infime minorité nationale au sein de la grande Patrie des Soviets. Comme on le verra, les volumes qui serviront de base à cette étude sont dus à un petit nombre d'auteurs, toujours les mêmes, ce qui n'a rien pour nous étonner.

Les Recueils des «Œuvres des Écrivains kurdes soviétiques», *Efrandinê niviskarê kormanca sovêtiyê*, paraissent à de certains intervalles. J'ai entre les mains le 4^e volume, paru à Erivan, en 1948, par les soins de CESIMÊ CELİL (cartonné, 140 pages, tirage à 2000 exemplaires). Neuf auteurs y sont représentés: *Heciyê Cindî* (6 poèmes, p. 3-27); *Eminê Evdal* (18 poèmes, p. 28-73); *Wezirê Nadirî* (3 poèmes, p. 74-78); *Cesimê Celîl* (6 poèmes, p. 79-93); un morcéau en prose de *Cergoyê Genco* (p. 94-98); *Qaçarê Mirad* (9 poèmes, p. 99-114); *Êtarê Şero* (7 poèmes, p. 115-127); *Usivê Beko* (2 poèmes, p. 129-134) et *Mikailê Reşîd* (2 poèmes, p. 135-136). En 1954, le même CESIMÊ CELİL publiait à Erivan encore une nouvelle Anthologie: Les Écrivains kurdes soviétiques, *Nivîsarkarê kormanca sovêtiyê* (cartonné, 302 pages, 1000 ex.). On y retrouve les noms de *Haciyê Cindî* (20 poèmes, p. 5-82); *Eminê Evdal* (22 poèmes, p. 85-154); *Cesimê Celîl* (14 poèmes, p. 154-246); *Wezirê Nadirî*, un long poème: *Nado et Gulîzer* (p. 249-260); *Usivê Beko*, un long poème également: *Sihîd* (p. 263-286); enfin *Mikailê Reşîd* (9 petits poèmes, p. 289-293). Rappelons le livre de lecture, édité par HECİYÊ CINDÎ en 1955 et signalé plus haut. Enfin j'ai reçu une petite brochure de *Vers, Şiyêr* de ETARÊ ŞERO (Erivan, 1957, 50 pages) (29).

Le 29 septembre 1958, à 8 h. du soir, les écrivains kurdes soviétiques se réunirent à Erivan dans les bureaux du journal *Riya Teze* afin de discuter de leurs travaux. Ils étaient 6: Hadjiyé Djindi, Eminê Evdal, Üsivê Beko, Djasimê Djelil et Qatcharê Mirad sous la présidence de Ereb Chamilov. Le numéro 80 (996) du 5 octobre 1958 de *Riya Teze* donne la photographie du groupe, en même temps qu'un compte-rendu de la séance. Voici les travaux annoncés. De HADJIYÉ DJINDI un recueil (en russe et en kurde: *Beyt, Serhatiyêd Kôrdi: Nouvelles kurdes* et aussi *Çirokêd Kôrda, Histoires des Kurdes*, en préparation. EREB CHAMILOV a un livre à l'impression: *Berbang, L'Aube*, recueil de ses œuvres et prépare un roman: *Jina bextewar, La vie heureuse*, qui décrit la vie des Kurdes à l'époque des Soviets. D'EMINÊ EVDAL dont on rappelle les éditions (en arménien) de *Gölizer* où est décrite la vie des Kurdes d'avant la Révolution et le poème *Memê û Zîné* qui lui a demandé dix ans de travail, a annoncé *Rastnivisandine ghanê Kôrdiya, Orthographe de la langue kurde*, qui sera la bienvenue, car son utilité se fait sentir. Ü. BEKO éditera, cette année, en arménien, *Bilûrê Şivên, La flûte du berger* et travaille en outre à un roman, intitulé: *Gulê*. Après le rappel de l'édition arménienne des œuvres de CESIMÊ CELIL, on signale qu'il a écrit pour le cinéma un scénario de l'Épopée *Siyabend û Xecêzerê*, dont nous parlerons plus loin. — Enfin à Erivan, en 1959, on publiera un recueil de vers de Q. MIRAD.

A ces ouvrages, il convient d'ajouter un certain nombre de traductions. En effet les écrivains s'efforcent de plus en plus de faire connaître aux autres peuples de l'Union Soviétique leur folklore et les œuvres de leurs poètes contemporains. Les Arméniens, cela se conçoit, en sont les premiers bénéficiaires. Nous avons ainsi de CESIMÊ CELIL, *Alagöz* (Trad. arménienne, 1954, 132 pages, 3000 ex.). Ce volume se divise en cinq parties: *Pour la paix* (12 poèmes, p. 7-22); *Alagöz* (10 poèmes, p. 25-38); *Je suis une rose sauvage* (4 poèmes, p. 41-45); *la flûte du berger*, recueil de trois pastorales assez longues (p. 49-68); enfin cinq *légendes populaires* (p. 71-128). L'ouvrage se termine par une notice biographique

(p. 129-130). Du même CÉSİMÊ CİLİL, un autre recueil de *Poèmes kurdes* (Trad. armén. 1955, 116 pages). Il renferme quatre assez longs poèmes: Une nouvelle version de 2172 vers, divisés en 15 chants, de *Mamê et Zîné* (p. 3-71); *Le Chant de Hozbek* (p. 72-97); *Hamûdê Şankê* (p. 98-107); et *Têlt Eysê* (p. 108-115). De son côté, HACÎVÊ CINDÎ a publié *Golîzer* (Trad. armén. Erivan, 1956, 94 pages) ainsi que *Mamê û Zîné*, déjà indiquée ci-dessus. En 1954, il avait fait paraître *Köröglu* (240 pages), extraits de la version kurde d'une épopée azerbaïjanaise, ainsi que sa traduction arménienne (30).

On voit par les listes qui précèdent que ce sont en fait toujours les mêmes noms qui reviennent depuis un quart de siècle. Ils sont d'ailleurs assez peu nombreux, une dizaine en tout, mais ils ont maints points communs. Cinq d'entre eux au moins sont originaires de Kars, ils ont sensiblement le même âge et sont tous membres du Parti communiste. Leur chef de file, celui qui le premier entra dans la carrière, car il a dix ans de plus qu'eux tous, est EREB ŞEMO ou ŞEMILOV, né dans le petit village de Sousouz, près de Kars, le 28 octobre 1898. Cette précision inaccoutumée est due au fait que son père, berger du village, avait été chargé par le chef de la police rurale de retrouver sa jument perdue et lui avait donné pour cela un ordre écrit demandant aide et protection à tous les maires du secteur. Ce papier, conservé précieusement en famille, avait été délivré le jour même de la naissance de notre futur écrivain. Petit berger yézidi, de la tribu Hesenî, il avait appris, par la pratique, outre le kurde sa langue maternelle, le turc et l'arménien. Il avait par surcroît acquis quelques notions de russe à l'école d'Alexandrovka, village de Molokans où il habitait, à 7 kms de Kars. Cela lui permit de s'engager comme interprète dans les troupes russes, lorsque les Cosaques, dès octobre 1914, voulurent attaquer la Turquie. En 1916, alors qu'il travaillait au chemin de fer d'Erzeroum, il fit la connaissance de Russes de Moscou et adhéra au bolchevisme. Il s'enrôla dans l'Armée Rouge, participa à un certain nombre d'engagements contre les Blancs, fut blessé à plusieurs reprises. En 1924, le Comité Central du P.C. d'Arménie le nomma

membre de la sous-commission des Minorités nationales et instructeur du Comité Central. Il est chargé de la propagande dans son pays d'Alagöz, où il organise des cellules parmi les tribus kurdes. En 1925, des Soviets sont élus dans les campements nomades et la féodalité est supprimée, après bien des heurts et difficultés avec les Taçnaks arméniens qui, dans l'intervalle, avaient tué son père, tandis que sa mère était morte de faim. C'est lui-même qui nous raconte toute son histoire dans le *Berger kurde*. Par la suite Ereb Şemo est devenu Docent kurdologue de l'Académie historico-linguistique de Léninegrad, mais le talent de cet auteur ne s'est guère exercé dans le domaine de la poésie. Voici par contre un trio de quinquagénaires qui sont comme les piliers de l'œuvre poétique kurde actuelle en Arménie. CESİMÊ CELİL est né en 1908 à Khizer-Ghoula, district de Digor, dans la province de Kars; HECIVÊ CINDİ, en 1906 (?), à Jamantchair, dans la même région et EMİNÊ EVDAL, vers 1910, dans un village de ce même secteur de Kars. Toute cette région fut le théâtre de combats durant la première guerre mondiale. C'est par miracle que la famille d'Emin, alors âgé de huit ans, échappe au massacre presque total de la population. En 1920, l'enfant est recueilli à l'orphelinat américain de Kars. Cesimê Celil a un destin semblable. En 1918, ses parents qui étaient des paysans sédentaires et s'occupaient d'agriculture et d'élevage, sont tués par les Turcs. Le jeune garçon s'est réfugié à Alexandranopol (auj. Lenakan), et est admis dans un orphelinat arménien où, jusqu'en 1925, il apprend l'arménien et reçoit une éducation moyenne que, de 1927 à 1931, il continue à Bakou et à Tiflis. En 1930, il entre dans le Parti et, en 1931, il est nommé Directeur de Pédagogie en Transcaucasie. En fait, ses études n'ont pas été retardées. Il n'en a pas été de même, semble-t-il, pour Eminê Evdal. Celui-ci quitta en 1923 l'orphelinat de Kars pour Tiflis où il s'initia à la lecture de Karl Marx, ce qui, nous confie-t-il, était impossible, car interdit, chez les Américains. Pour gagner sa vie, il devint d'abord portefaix, comme son oncle, à la gare de chemin de fer. C'est là qu'un inconnu le découvrit à l'âge de 14 ans et le mit à l'école. L'enfant termina ses études secondaires,

fut instituteur quelques années dans les villages kurdes et revint s'inscrire à l'Université d'État à Erivan, où il termina brillamment ses études comme licencié en philologie. Il est collaborateur de l'Académie des Sciences d'Arménie. Quant à Heciyê Cindi, nous savons tout simplement qu'il fut d'abord berger. J'ignore où il a fait ses études et obtenu sa licence ès Sciences philologiques. Il est collaborateur scientifique de l'Académie des Sciences et est Président de la section kurde de l'Union des écrivains soviétiques d'Arménie. D'abord compilateurs des contes, chansons et légendes du folklore kurde qu'ils ont édité en le corrigeant plus ou moins, ces trois auteurs se sont par la suite essayé eux-mêmes à ce qu'on pourrait appeler des exercices d'imitation, avant de se laisser guider par une inspiration personnelle. Aussi leurs œuvres abondent-elles en clichés et ne manifestent-elles pas toujours beaucoup d'imagination créatrice. En tout cas, de ces trois pionniers de la littérature kurde, Celil est sans doute celui dont l'âme est la plus poétique et l'art le plus original.

SAMAND SIYABENDOV naquit lui aussi dans les environs de Kars, en 1909, d'une famille de paysans. Après la guerre, sa famille se réfugia à Tiflis où son père fut portefaix. En 1926, ils s'installèrent à Aparan, en Arménie. Le jeune homme fit ses études à l'Institut des Minorités nationales orientales soviétiques à Léninegrad. En 1938, il est député au Soviet suprême d'Arménie pour les Kurdes de l'Alagöz. Il prit une part héroïque à la guerre et participa, comme commandant, à la défense de Moscou. Après décision du Soviet Suprême, il fut honoré du titre de «Héros de l'Union Soviétique». De 1946 à 1950, il est député kurde au Soviet Suprême de l'U.R.S.S. Dans le domaine des lettres, on retrouve son nom comme rédacteur de livres de classe et j'ai déjà signalé son activité dans l'élaboration du dictionnaire arméno-kurde.

Les trois auteurs dont les noms suivent me paraissent être d'une formation intellectuelle différente. D'ailleurs les renseignements biographiques sur eux sont maigres. WEZIRÉ NADIRI, mort prématurément en 1946 ou 1947 (mes sources arméniennes ne concordent pas), dans un accident à Tiflis, est originaire de Tur-

quie, lui aussi, où il était ouvrier agricole. Je n'ai malheureusement pas entre les mains son œuvre autobiographique : *La misère instruit*, dans laquelle il fournissait des informations sur son enfance. Il semble n'être venu dans les territoires soviétiques qu'après les soulèvements kurdes écrasés par Moustapha Kémal en 1931. Dans ses œuvres en tout cas, il se montre très anti-turc. Il connaissait et parlait bien sept ou huit langues, dit-on, dont le russe, l'arménien et l'azerbaïdjanais (ou turc), était communiste militant, membre de l'Union des écrivains soviétiques d'Arménie et attaché à l'Université d'État d'Erivan. Il avait épousé NÛRÊ POLATOVA, première femme kurde universitaire (en Russie), originaire de Digor, toujours dans la province de Kars, et que je soupçonne fort d'être yézidie d'origine. «Par tout son être, par la tournure de son esprit, par l'attention qu'il donnait au passé national, conservant toujours un profond sentiment de l'époque contemporaine, cet homme soviétique, ce Kurde cultivé, symbolisait les principes soviétiques, présidant au développement de la culture, nationale par la forme et socialiste par son contenu» (M. Chaguinian). ÛSIVÊ BEKO lui, dit être un ancien berger. Son long poème : *Sihid*, que nous analyserons plus loin, le montre plutôt comme un *dengbêj* ou troubadour que comme un écrivain. ETARÊ ŞERO, à en juger par la photographie parue dans *Efrandê* (p. 115), semble plus âgé que ses compagnons. Il a même gardé l'ancien costume paysan. J'ai noté plus haut ses libertés orthographiques qui laissent supposer que son passage dans les écoles n'a pas duré trop longtemps.

Je n'ai pratiquement aucun renseignement biographique sur quelques écrivains, comme EHMEDE MÎRAZÎ, ATAMÊ TEIR, CERDOYÊ GENGO, qui est surtout prosateur. KANAT KÖRDO, Professeur à Leningrad, s'occupe surtout de la langue et de la grammaire kurdes. C'est à son amabilité que je dois d'avoir plusieurs ouvrages, en particulier le dictionnaire kurdo-russe, et je l'en remercie cordialement. D'EHMEDE ÇOLO, je sais seulement, par un poème d'Eminê Evdal, qu'il est mort, avant 1954, à l'âge de 57 ans, qu'il avait connu la misère en sa jeunesse et qu'il accompagnait

sur sa guitare ses chants en l'honneur de la Liberté et de la Patrie. QAÇARÊ MIRAD et MIKAÏLÊ REŞID paraissent plus jeunes que tous ceux-là. Leur nom d'ailleurs n'a fait son apparition que plus tard dans les journaux et revues. Le prénom du dernier, Michel, permet-il de supposer une origine chrétienne, ou le brassage des différents éléments ethniques (et religieux) du pays des Soviets, au moyen de mariages mixtes? Quoi qu'il en soit, je le mettrai volontiers à part. En effet, ce poète authentique s'est lancé dès l'abord dans des œuvres au ton personnel. Son art est plus subtil et plus scientifique à la fois. Il affectionne les petites pièces de vers, triolets, par exemple. Mais on y sent toujours passer quand même ce souffle qui nous rappelle que le Parti, le Communisme est partout et, en définitive, inspire tout, — même les berceuses!

Une dernière remarque s'impose. Sortis d'un milieu totalement illettré, anciens bergers pour la plupart, et d'origine yézidie sans doute pour plus d'un d'entre eux, nos poètes kurdes n'ont pas eu de contact en leur jeunesse, et vraisemblablement au cours de leurs études, surtout arméniennes et russes, avec la culture arabe ou persane, si bien que leur vocabulaire, rempli de mots turcs, n'est guère contaminé (ou enrichi) par les termes mystiques arabes ou érotiques persans, comme l'est trop souvent celui des poètes kurdes de Syrie ou d'Irak. Mais il y a un revers à la médaille. Toute leur instruction date de l'ère soviétique et leurs œuvres s'en ressentent, tant pour le fond que pour la forme. Leur langue de semi-nomades ou de paysans, forcément réduite, devait emprunter nécessairement beaucoup de mots inconnus de leurs ancêtres et devenus indispensables pour décrire leur genre de vie tout nouveau ou leur psychologie d'hommes socialement évolués. Comme ils ne connaissaient pas suffisamment les riches possibilités de développement de leur propre langage, l'Occident leur fournit cet appoint. J'ai déjà signalé plus haut, à propos des dictionnaires, que ce n'est pas nécessairement un progrès. Mais n'exagérons rien et essayons de montrer qu'ils ont su pourtant, non seulement conserver, mais même enrichir le patrimoine poétique qu'ils ont reçu en héritage.

N. B. *Alors que ce travail est sous presse, je reçois quelques nouvelles études susceptibles d'en éclairer certains points.*

D'abord dans le *Recueil ethnographique de l'Asie Antérieure*, publié en russe à Moscou (1958, I. p. 160-222), une très intéressante étude du Prof. VILTCHEVSKY, intitulée *Les Kurdes Moukri, Essai ethnographique*. En voici les têtes de chapitres: Introduction (p. 180). Population (p. 183). Économie et relations sociales (p. 186). Culture matérielle (p. 193). Villes et vie urbaine (p. 201). Genre de vie général et familial (p. 206). Religion et rites funéraires (p. 214). Langue. Littérature. Folklore (p. 218-222).

L'étude de S. S. GAVAN, qui a pour titre: *Kurdistan: Divided Nation of the Middle East* (London, Lawrence and Wishart, 1958, 56 pages), avec une préface (datée de février 1958) de l'Emir Kamuran Aali Bedir-Khan, est tout à fait différente. Il s'agit ici de faire connaître la question kurde aux milieux d'Occident, si souvent mal informés. L'auteur, très bien documenté, expose sa thèse en quatre chapitres: 1.- Le Kurdistan: Histoire, Langue et Littérature kurdes, Économie nationale kurde (p. 9-20). 2.- Le mouvement national kurde après la première guerre mondiale: La lutte en Turquie le mouvement national kurde en Iraq; les Kurdes d'Iran; la conspiration anti-kurde (p. 21-36). 3.- Le mouvement national kurde après la seconde guerre mondiale: Les Barzani; la République de Mehabad; la lutte en Iraq (p. 37-47). 4.- Problèmes et devoirs du mouvement national kurde (p. 48-56).

La révolution d'Iraq (14 juillet 1958) et ses répercussions sur le mouvement kurde a naturellement occasionné beaucoup d'articles de presse. On acceptera avec les réserves d'usage les dépêches provenant d'Ankara ou de Téhéran. Signalons tout simplement, parce que leurs auteurs sont hautement qualifiés, les articles de C. J. EDMONDS, *Middle East Focus on the Kurds*, dans le *Daily Telegraph* du 22 juillet 1958 et ceux de P. RONDOT, *L'arme secrète de Moscou au Moyen-Orient: les Kurdes?* dans *La Croix* (Paris) du 19 juillet et dans le même journal (9 octobre 1958), *Les récents événements d'Orient donnent à la question kurde un vif renouveau d'actualité*. Ce même auteur, spécialement compétent, a publié dans le n° 7 de la revue *Orient*

(3^e trimestre 1958) une assez longue étude, datée du 17 septembre, sur *La Nation kurde en face des mouvements arabes*. Il y passe en revue : 1). Contacts et rapports traditionnels entre Kurdes et Arabes (p. 2-5); 2). Les Kurdes dans l'État national syrien (p. 5-7); 3). Les Kurdes sous la monarchie hachémite d'Iraq (p. 7-10); 4). Les Kurdes en présence des mouvements arabes actuels et dans la nouvelle république d'Iraq (p. 11-13); 5). Perspectives (p. 14-15).

Signalons enfin que depuis le n° 41 (Janvier 1958) la revue *L'Afrique et l'Asie* (13 rue du Four, Paris) publie une intéressante *Chronique de Sociologie kurde*.

NOTES

(1) G. ROUX, *The Story of Ancient Iraq*, in *Iraq Petroleum*, vol. 6, n° 4, nov. 1956, p. 33.

(2) R. SOLECKI, *The Shanidar Child*, *ibid.* vol. 3, n° 8, march 1954, p. 4-9.

(3) J. LEROY, dans son ouvrage *Moines et Monastères du Proche-Orient* (Paris, Horizons de France, 1958, 278 pages), consacre le chapitre VII (p. 204-251) aux Couvents chrétiens qui subsistent «aux confins du Kurdistan». Le chapitre VIII (p. 252-269) traite des Yézidis et de leur sanctuaire de Cheikh 'Adi qui s'est substitué à un monastère nestorien.

(4) A. CHAMPDOR, *Saladin, le plus pur héros de l'Islam* (Paris, Albin Michel, 1956, 364 pages).

(5) V. MINORSKY, *Studies in Caucasian History* (London, 1953), III, p. 116 et sv.

(6) Dr M. SERDAN, *Kurdlar Türklerde ne istiyorlar* (Ce que les Kurdes demandent des Turcs), Le Caire, 1923; *La question Kurde. Des problèmes des minorités* (Paris, P.U.F. 1933).

(7) Voir l'hebdomadaire beyrouthin (anglais et arabe) *Al Hurriya*, n° 25, 15 janvier 1958.

(8) *Tad dayî, Kurdistanê Iraq û Şîrîzkanê Şêx Mehmûd*, Bagdad, 1956, n° 1, 100 pages; n° 2, p. 101-210; n° 3, 108 p.; n° 4, p. 109-210; n° 5, p. 418-533. Une traduction arabe est en cours de publication, due à la plume de Cemil BENDİ ROJBERANİ (Bagdad, 1957).

(9) Sur cette république autonome et éphémère, outre l'article de A. ROOSEVELT, Jr., *La République kurde de Mih-Abad*, dans le *Middle East Journal* d'avril 1947, on lira les chroniques toujours si objectives et documentées de P. RONDOT, dans *En Terre d'Islam: Les revendications nationales kurdes* (1946, p. 114-120); *Le mouvement national kurde en 1946* (1947, p. 128-141); *L'expérience de Mahabad et le problème social kurde* (1948, p. 178-183).

(10) Dans le n° d'avril 1956 de *la Vie intellectuelle*, l'éminent orientaliste Pierre RONDOT, déjà cité, constatait que la répression de la tribu des Djavanroudis avait été le premier résultat pratique du Pacte de Baghdad.

(11) *Kifâh el Akrad* (sans lieu, 1956, 48 pages). Dans cette brochure, on résume les différents mouvements ou soulèvements qui se sont produits, depuis 1918, en Turquie, en Irak et en Iran. Les seuls renseignements dignes d'être relevés concernent les différents partis kurdes qui se sont formés, plus ou moins clandestinement, durant la dernière guerre (p. 24-25 et 36): *Pîştîwaanî Pêşkawtin* (Le Progressiste); *Razgarî* (la Libération); *Şîrêş* (la Révolution); *Hêva* (l'Espérance); *Jawawîrî kurd* (la Renaissance kurde). Tous ces Partis, patriotes ou doctrinaires, plus ou moins locaux, ont fini par fusionner, d'abord en Parti Démocrate Kurde, puis en Parti Démocrate Unifié du Kurdistan. Il semble qu'à l'heure actuelle ce soit là le seul parti kurde organisé qui subsiste et pousse ses ramifications un peu partout.

(12) ELADIN SÊCADÊ. *Nawê kurdi*, (Noms kurdes) (Baghdad, 1953, 38 pages).

(13) Cet ouvrage a été publié en 1957 sous les auspices de l'Académie des Sciences de la République d'Arménie Soviétique. L'auteur est candidat ès Sciences philologiques. Le rédacteur est D. Vardoumian. Je ne connais le livre que par le compte-rendu de Critique et Bibliographie de K. ÇAÇANT. *Un travail scientifique sur les mœurs et coutumes des Kurdes de Transcaucasie*, paru dans le n° 28 (1944) du 6 avril 1958 de *Rîya Teze*. J'en traduis presque textuellement la première partie.

(14) Voir le Journal *Rîya Teze*, n° 23 (1939) du 20 mars 1958. Nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de citer ce journal, que je reçois depuis mars 1958. C'est l'organe de la section kurde du parti communiste d'Arménie. Il paraît le jeudi et le dimanche de chaque semaine, sur quatre pages de petit format (42 x 30) et coûte 20 kopeks. Son contenu me fait penser exactement à un Bulletin paroissial ou à une Semaine Religieuse, où les Encycliques pontificales, les Mandements épiscopaux et les nouvelles de la paroisse seraient remplacées par les Discours de M. Khrouchtchev, les consignes du Parti, la chronique des événements des différents villages, kolkhoz et sovkhov. Les cours de catéchisme et prédication sont assurés par les *agitators* qui ont pour mission d'expliquer les directives des autorités supérieures. Sont cités au tableau d'honneur les bergers, les ouvriers, les trayeuses, dont le rendement dépasse la norme exigée. Un bulletin bibliographique et le bloc-noirs de l'agitateur indiquent au militant les sources de son apostolat. Des poésies entretiennent la dévotion envers Père de la Patrie Soviétique. La censure existe aussi et qui n'a pas

l'imprimerie ne peut livrer ses œuvres à l'impression. C'est ainsi, par exemple, que dans le n° 26 (1942) du 30 mars 1958, on nous signale une séance de la Section des Écrivains kurdes soviétiques où Eli Mamédov a présenté le manuscrit de son travail *Xatê Xanim* et *Mirof*. E. Chamilov, H. Mahmoudov, E. Evdal, H. Djindi, A. Tchatchan ont discuté l'affaire et ont fait leurs remarques, en bien et en mal. Mamédov, satisfait des critiques des camarades, a promis d'en tenir compte pour l'amélioration de son travail. — Mais il y a encore autre chose. En chaque numéro, on peut voir quelques photos. Elles sont toutes intéressantes pour nous faire connaître la vie de ce peuple dans son train-train quotidien. En effet, elles nous montrent que, si les hommes ont adopté les vêtements européens, les femmes, dans l'ensemble, sont demeurées fidèles au costume national traditionnel. Les intérieurs des maisons sont extrêmement simples et le mobilier, pour être rudimentaire: lits de fer, table et chaises en bois blanc, n'en existe pas moins. Les murs sont ornés de tapis. Les salles de classe, où se tiennent les réunions d'endoctrinement sont bien éclairées, mais simplement meublées. Le matériel agricole est moderne, mais je suis frappé du peu de sourires sur les visages. Bref l'impression qui se dégage de cet ensemble reste, malgré tout, assez peu réconfortant.

(15) Dernièrement A. BENNINGSEN, *La Turquie face à son destin*, dans *Etudes*, CCXCVI, fév. 1958, p. 240-241, signalait une recrudescence de l'activité des Confréries islamiques, même dans la partie kurde de la Turquie moderne.

(16) Rappelons que la langue kurde comporte plusieurs dialectes. «Pratiquement, dit Edmonds, p. 10, on peut les partager en deux groupes principaux: le *groupe septentrional*, comprenant les dialectes de la région au nord et à l'ouest d'une ligne passant de la côte méridionale du lac d'Ourmiah aux rives du Grand Zab, où elle change de direction du sud-est au sud-ouest et de là suit le cours de cette rivière jusqu'au confluent avec le Tigre; et le *groupe méridional*, comprenant les dialectes parlés entre cette ligne et les limites du Kurdistan, telles que nous les avons indiquées. Le kurde méridional se subdivise en outre en deux groupes principaux: le *moukri* (Moukri-Soran) et le *Sulaimani* (Sulaimani-Ardelan). Mais la ligne de séparation n'est pas nette: les dialectes se combinent entre eux, tout comme le Sulaimani du sud se combine avec le parler de Kirmanshah et le lakki du Louristan septentrional». Ajoutons que les Kurdes de Turquie, de Syrie, d'Arménie soviétique se rattachent au groupe du Nord. En outre, en Irak et en Iran, les Kurdes ont conservé l'écriture arabe. En Syrie, ils ont adopté l'alphabet latin, de même en Turquie. En Arménie, ce même alphabet primitivement utilisé a été abandonné pour l'alphabet cyrillique. Cette variété des langages et cette différence d'écritures, on le conçoit, ne facilitent guère les relations culturelles entre Kurdes qui n'habitent pas le même pays.

(17) *L'adoption des caractères latins et le mouvement culturel chez les Kurdes de l'U.R.S.S.*, dans R.E.I., 1935, cahier 3, p. 87-94.

(18) Voir le n° 21 (1937) de *Riya Teze*, du 13 mars 1958. En effet, certains parents, dit-il, ne comprennent point qu'ils doivent collaborer, avec l'école,

à l'instruction et à l'éducation de leurs enfants. C'est ainsi qu'il a fallu l'intervention de l'instituteur pour convaincre Kinoyê Khalit et sa femme d'envoyer régulièrement leurs quatre enfants à l'école qu'ils délaissaient habituellement. Mehmedê Mousa, Kolilayê Khalit et Chéniya Ono sont dans le même cas. Cette dernière a même retiré son fils Asibê Ehmed de la classe de 6e, pour l'envoyer travailler à Erivan. Et, ajoute l'instituteur, beaucoup de parents retirent leur fille de l'école après la classe de 4e ou de 5e.

(19) On constate les progrès réalisés dans V. CLARK, *L'obligation scolaire en Irak*, UNESCO, 1951, 80 pages et dans Mme TOMICHE, *Organisation de l'enseignement dans les pays arabes*. (Documentation française. Notes et Études documentaires; n° 2.106, 29 nov. 1956). — En 1951-1952, il y avait, en Irak, 1.306 écoles primaires officielles avec un total de 199.231 élèves, les effectifs ayant ainsi plus que doublé depuis 1938-1939. Et le progrès continue. Mme Tomiche n'en conclut pas moins qu'en Irak «près de 80% des hommes et plus de 95% des femmes sont illettrés» (p. 27).

(20) *Iraq Petroleum*, vol. 7, n° 1, aug. 1957, p. 15.

(21) Dans son ouvrage, Edmonds a publié un certain nombre de poèmes kurdes en caractères latins naturellement, mais il n'a pas renoncé aux doubles lettres, par ex., *ch, sh, rh, lh, uu, iy*. Et quel avantage y a-t-il vraiment à traduire la conjonction *et* par *u* entre deux consonnes et *w* après une voyelle?

(22) Je signale du même auteur *l'Arc-en-Ciel ou Koltê zêrinê*, liste de mots groupés d'après le sens, en kurde, persan, arabe, français et anglais. (Erbil, 1955, 132 pages), et la petite brochure, bien rudimentaire: *Try speaking kurdish*, de ABDULLA SHALLY (Sulaimaniya, 1955, 42 pages). — Je viens de recevoir le volumineux *Dictionnaire kurde, persan, arabe, Kitabê Ferhengê Mardoukh*, édité en photocopie et en trois colonnes, sans lieu ni date, mais probablement en 1957 et à Téhéran, par MARDOUKH MAHMOUD KURDESTANI, en deux volumes de 27 + 980 et 26 + 961 pages. — Les 27 premières pages du premier volume résument des notions grammaticales; les 26 premières pages du second volume offrent une collection alphabétique de 899 proverbes kurdes.

(23) C. J. EDMONDS, *A Bibliography of Southern Kurdish*, in R.C.A.J., 1945, p. 186-187.

(24) Cf. R. HILMI, *Maqâlât*, en arabe, Bagdad, 1956, 80 pages, p. 73.

(25) Une image m'a bien étonné dans l'ouvrage de H. Cindi, p. 85. Elle représente une ronde d'enfants autour d'un sapin devant lequel sourit un bon vieux Papa Nouvel An, ainsi qu'on désigne en Russie désormais le Père Noël. Et l'auteur doit aimer cette scène populaire, qui n'a pourtant rien de kurde, puisque la même gravure est reproduite également p. 89 de son alphabet, signalé plus haut.

(26) D. STEWARD et J. HEYLOCK, *New Babylon. A portrait of Iraq*. (London, Collins, 1956, 256 pages), p. 222.

(27) Justement un autre point à signaler et qui donne une valeur toute spéciale à l'ouvrage de M. Nikitine, c'est l'utilisation des nombreux auteurs

russe qui ont parlé des Kurdes et dont les œuvres nous sont peu accessibles. J'ai déjà noté N. Marr, dont plusieurs études sont citées et analysées; mais il y a encore Eghiazarov et son travail sur les Kurdes d'Erivan; Joukovsky, qui traite des Ahl-ê Haqq; Djavakhov des cultes païens en ancienne Géorgie et N. Tchourin des Kurdes d'Azerbaïdjan; les textes kurdes de Khatchatourov, les études linguistiques de Viltchensky et de Zuckermann, les travaux sur la féodalité de N. Bogdanova ou de Pétrouchesky, etc.

(28) S'il est vrai que Tewfiq Wehbi a été emprisonné par le Gouvernement républicain d'Irak, il est vraisemblable que les revues kurdes qu'il animait en subiront le contre-coup.

(29) Ici une remarque générale s'impose en ce qui concerne l'orthographe. Elle reste encore assez floue. Si l'on compare l'ouvrage imprimé en 1947 et ceux qui l'ont suivi, on constate une nette amélioration. On ne trouve plus dans ces derniers de simples lettres comme prépositions, par ex., *b*, *l*, *j*, ou pronoms *e*, *k*. On écrit désormais *bi*, *li*, *ji*, *gi*, *ki*, ce qui est plus normal. De même on a rétabli de nombreux *i* muets, plus ou moins élidés dans la prononciation et dont la notation semblait laissée au gré de l'écrivain et qui variait plus ou moins avec chacun. *Efrandê*, *neîskar*, *hlanîn*, *hneqa*, et on pourrait multiplier les exemples, s'écrivent maintenant *efrandî*, *nêvîskar*, *hlanîn*, *hineqa*. À ce point de vue, la publication du Dictionnaire kurdo-russe facilitera sans aucun doute l'acquisition d'une orthographe correcte et celle-ci ne pourra pas ne pas avoir un effet salutaire sur le rythme même de la poésie. Par contre, l'utilisation, en ce même dictionnaire, de nombreuses consonnes suivies d'apostrophe, sous prétexte de nuances de prononciation, complique plutôt les choses. Entre autres singularités, Elarê Şero a conservé son orthographe variable, et l'on ne sait s'il faut en incriminer un prole négligent ou le poète fantaisiste.

(30) Ce ne sont pas les seules traductions d'œuvres kurdes. M. Nikitine me signale qu'un *Recueil russe de la poésie kurde contemporaine en U.R.S.S.* a paru en 1956, rédigé par Mlle Azistova. En russe également, l'Union des Écrivains de Géorgie a publié à Tiflis (1958) *Novî pît, La Voie nouvelle*, recueil des œuvres des écrivains kurdes de Géorgie, sur lesquels on fournit quelques renseignements biographiques. — D'après *Riya Teze*, n° 29 (1945) du 10 avril 1958, on a édité en géorgien des Histoires kurdes, *Çirakêl kârdî*. Ces contes ont été recueillis et préparés par les écrivains et poètes kurdes ÇAÇARÊ MİKAD, TÎHARÊ BÎRO et MOROF MASIEDOF. On a aussi publié un livret de poèmes kurdes, *Şîyîrêd kârda*, contenant les œuvres des poètes kurdes soviétiques qui vivent à Tiflis. Enfin le livre de l'écrivain kurde ERBEN ŞEMİLOV, *Le berger kurde*, *Şîwanê kârd* a également été traduit en géorgien. M. Nikitine constate à plusieurs reprises (p. 201 et 324 de son ouvrage) que la réédition kurde de ce livre, faite à Beyrouth en 1947, l'a été sur sa propre traduction française. Enfin il existe aussi quelques traductions d'ouvrages kurdes en ukrainien, azerbaïdjanais, etc.